



LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 25 SEPTEMBRE 1830.

NO. 61

FRANCE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Séance du 6 août.

(Nous avons donné le commencement de cette séance dans notre numéro de mercredi.)

M. Bérard monte à la tribune pour présenter les propositions suivantes :

Messieurs, dit-il, un pacte solennel unissait le peuple français à son monarque ; ce pacte vient d'être brisé. Le violateur du contrat ne peut à aucun titre en réclamer l'exécution.

Charles X et ses fils prétendent en vain transmettre un pouvoir qu'ils ne possèdent plus. Ce pouvoir s'est éteint dans le sang de plusieurs milliers de victimes.

L'acte d'abdication dont vous avez connaissance est une nouvelle perfidie. L'apparence de légalité dont il est revêtu n'est qu'une déception ; c'est un brandon de discorde, qu'on voudrait lancer au milieu de nous.

Les véritables ennemis de notre pays, ceux qui par la flatterie, ont poussé le dernier gouvernement à sa ruine, s'agitent de toutes parts. Ils revêtent toutes les couleurs, ils proclament toutes les opinions. Un désir anticipé de liberté s'empare-t-il de quelques esprits généreux ? ces ennemis s'empres-ent d'exploiter un sentiment qu'ils sont incapables de comprendre, et des royalistes ultra se présentent sous l'habit de républicains régicides. Quelques autres affectent pour le fils oublié du vainqueur de l'Europe un hypocrite attachement qui se changerait en haine s'il pouvait être question d'en faire un chef de la France.

L'inévitable instabilité des moyens actuels de gouvernement encourage les fauteurs de discorde ; hâtons-nous de la faire cesser. Une loi suprême, celle de la nécessité, a mis au peuple de Paris les armes à la main, afin de repousser l'oppression. Cette loi nous a fait adopter pour chef provisoire, et comme unique moyen de salut, un prince, ami sincère des institutions constitutionnelles. La même loi veut que nous adoptions sans délai un chef définitif de notre gouvernement.

Mais quelle que soit la confiance que ce chef nous inspire, les droits que nous sommes appelés à défendre exigent que nous établissions les conditions auxquelles il obtiendra le pouvoir. Odieusement trompés à diverses reprises, il nous est permis de stipuler des garanties sévères. Nos institutions sont incomplètes, vicieuses même sous beaucoup de rapports.

Il nous importe de les étendre et de les améliorer. Le prince qui se trouve à notre tête a déjà été au-devant de notre juste exigence. Les principes de plusieurs lois fondamentales ont été proposés par la chambre et reconnus par lui. D'autres principes, d'autres lois ne sont pas moins indispensables, et seront également obtenus.

Nous sommes les élus du peuple, Messieurs ; il nous a confié la défense de ses intérêts et l'expression de ses besoins. Ses premiers besoins, ses plus chers intérêts, sont la liberté et le repos. Il a conquis sa liberté sur la tyrannie. C'est à nous à assurer son repos, et nous ne le pouvons qu'en lui donnant un gouvernement stable et juste. Vainement on voudrait prétendre qu'en agissant ainsi nous outrepassons nos droits. Je détruirais une pareille objection, si on avait à la faire, en rappelant la loi que j'ai déjà invoquée, celle de l'impérieuse, de l'invincible nécessité.

Dans cet état de choses, prenant en considération la situation grave et pressante dans laquelle se trouve le pays ; l'indispensable besoin qu'il éprouve de sortir d'une position précaire et les vœux universels émis par la France, pour obtenir le complément de ses institutions, j'ai l'honneur de vous proposer les résolutions suivantes :

« La chambre des députés prenant en considération dans l'intérêt public, l'impérieuse nécessité qui résulte des événements des 26, 27, 28 et 29 juillet dernier et jours suivants, et de la situation générale de la France, déclare que le trône est vacant, et qu'il est indispensable d'y pourvoir.

« La chambre des députés déclare secondement que, selon le vœu et dans l'intérêt du peuple français, le préambule et les articles suivants de la Charte constitutionnelle doivent être supprimés ou modifiés de la manière qui en est indiquée.

Article 6. La religion de l'Etat est supprimée.

Art. 14. Le Roi est le chef suprême de l'Etat ; il commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme à tous les emplois d'administration publique, et fait les réglemens et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois : le tout sous la respon-

sabilité des ministres. Ces derniers mots remplacent ceux-ci : et pour la sûreté de l'Etat.

Art. 15.* A ces mots : les députés des départemens, supprimer les mots des départemens, parce qu'il ne pourra y avoir que des députés d'arrondissement.

Art. 16 et 17. La proposition des lois appartient au roi, à la chambre des pairs et à la chambre des députés. Néanmoins, toute loi d'impôt doit être d'abord votée par la chambre des députés.

Art. 19, 20 et 21. Sont supprimés, comme étant la conséquence des modifications précédentes.†

Art. 20. Cette demande pourra être faite par chacune des deux chambres, mais après avoir été discutée en comité secret : elle ne sera envoyée à l'autre chambre par celle qui l'aura proposée qu'après un délai de six jours.

Art. 21. Si la proposition est adoptée par l'autre chambre, elle sera mise sous les yeux du roi ; si elle est rejetée, elle ne pourra être représentée dans la même session.

Art. 26. Toute assemblée de la chambre des pairs qui serait tenue hors du tems de la session de la chambre des députés est illicite et nulle de plein droit, sauf le seul cas où elle est réunie comme cour de justice.

Art. 28. Les pairs ont entrée dans la chambre et ont voix délibérative à 25 ans.

Art. 30. Supprimé.†

Art. 39. Supprimé.‡

Art. 40. Nul n'est électeur s'il a moins de 25 ans, et s'il ne réunit les autres conditions déterminées par la loi.¶

Art. 41. Les présidents des collèges électoraux, sont nommés par les électeurs.

Art. 43. Le président de la chambre des députés est élu par la chambre. Il est élu pour toute la durée de la législature.

Art. 46 et 47. Supprimés comme conséquence de l'initiative royale.

Art. 56. Qui limite l'accusation des ministres, supprimé.

Art. 63. Il ne pourra en conséquence être créé de commissions et tribunaux extraordinaires, sous quelque dénomination que ce puisse être. (Bravo ! bravo !)¶

Art. 74. Le roi et ses successeurs jureront à leur avènement (au lieu de : dans la solennité de leur sacre) d'observer fidèlement la présente charte constitutionnelle ; la présente charte et tous les droits qu'elle consacre demeureront confiés au patriotisme et au courage des gardes nationales et de tous les citoyens.

La chambre des députés déclare troisièmement qu'il est nécessaire de pourvoir successivement, par des lois séparées, et dans le plus court délai possible ;

1°. A l'extension du Jury aux délits correctionnels, et notamment à ceux de la presse.

2°. A la responsabilité des ministres et des agens secondaires du pouvoir.

* Art. 15. La puissance législative s'exerce collectivement par le roi, la chambre des pairs et la chambre des députés des départemens.

† Art. 19. Les chambres ont la faculté de supplier le roi de proposer une loi sur quelque objet que ce soit, et d'indiquer ce qu'il leur paraît convenable que la loi contienne.

‡ Art. 31. Les princes ne peuvent prendre séance à la chambre que de l'ordre du roi, exprimé pour chaque session par un message, à peine de nullité de tout ce qui aurait été fait en leur présence.

Art. 32. Toutes les délibérations de la chambre des pairs seront publiques. La demande de cinq membres suffira pour les rendre secrètes.

Art. 37. Les députés seront élus pour cinq ans. Le reste de l'article relatif au renouvellement par cinquième est supprimé.

Art. 38. Aucun député ne sera admis avant l'âge de vingt-cinq ans, et s'il ne réunit pas les autres conditions déterminées par la loi.

Cet article ainsi rédigé laisse à la législature toute latitude pour accroître ou diminuer le cens électoral.

§ Art. 39. Si néanmoins il ne se trouvait pas dans le département cinquante personnes de l'âge indiqué.

¶ Art. 40. Les électeurs qui concourront à la nomination des députés, ne peuvent avoir droit de suffrage s'ils ne paient une contribution directe de 300 f. et s'ils ont moins de trente ans.

¶ Art. 63. Il ne pourra en conséquence être créé des commissions et tribunaux extraordinaires. Ne sont pas comprises sous cette dénomination les juridictions prévôtales, si leur rétablissement est jugé nécessaire.

3°. A la réélection des députés promus à des fonctions publiques.

4°. Au vote annuel du contingent de l'armée.

5°. A l'organisation de la garde nationale, avec intervention des gardes nationaux dans le choix de leurs officiers.

6°. A un code militaire assurant d'une manière légale l'état des officiers de tout grade.

7°. A l'administration départementale et municipale, avec intervention des citoyens dans leur formation.

8°. A l'instruction publique et à la liberté de l'enseignement.

9°. A l'abolition du double vote, et à la fixation des conditions électorales et d'éligibilité.

Et en outre :

A ce que toutes les nominations et créations nouvelles de pairs, faites sous le règne du roi Charles X, soient déclarées nulles et non avenues.

Moyennant l'acceptation de ces dispositions et propositions, la chambre des députés déclare enfin que l'intérêt universel et pressant du peuple français appelle au trône S. A. R. Louis Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, lieutenant-général du Royaume, et ses descendants à perpétuité de mâle en mâle par ordre de primogéniture, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leurs descendants.

En conséquence, S. A. R. Louis Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, lieutenant-général du Royaume, sera invité à accepter et à jurer les clauses et engagements ci-dessus énoncés, l'observation de la Charte constitutionnelle et des modifications indiquées, et après l'avoir fait devant les chambres assemblées, à prendre le titre de *Roi des Français*.

Une agitation excessive succède à la lecture des propositions de M. Bérard.

MM. Hyde de Neuville, Augustin Perrier réclament à la fois la parole.

M. Augustin Perrier monte à la tribune, il pense que malgré les craintes exprimées de côté et d'autre, dans un sens par les uns, dans un sens opposé par les autres, la Charte amendée et modifiée selon le désir de la nation, répondra à l'attente de chacun et fera le bien général. Il propose de renvoyer la proposition dans les bureaux (non, non, si....). Le tumulte est si grand, que M. le président est obligé d'agiter plusieurs fois la sonnette. Quand le silence est rétabli M. Hyde de Neuville obtient la parole.

Plusieurs voix : A la tribune.

M. Hyde de Neuville : Je n'ai qu'un mot à dire.

C'est égal, à la tribune, à la tribune.

M. Hyde de Neuville (à la tribune). Comme je suppose que des questions aussi graves seront examinées avec une sagesse réfléchie je m'abstiendrai de parler, seulement je désire que personne n'accuse mon silence.

Plusieurs voix : Renvoyons la proposition à la commission de l'adresse.

M. Mathieu Dumas à la tribune. Je ne pense pas que l'on puisse croire que les membres de la commission de l'adresse peuvent être chargés de l'examen des questions soulevées par le discours de M. Bérard. Le travail et la responsabilité seraient trop grands, je suis d'avis que la chambre désigne une commission spéciale qui pourra s'adjoindre à la commission de l'adresse. (Appuyé.)

M. Étienne pense qu'il faut nommer une commission.

M. Villemain : La commission chargée de la rédaction de l'adresse n'est plus là pour la cérémonie, elle ne se bornera pas à traiter les questions contenues dans le discours du lieutenant-général du royaume. Si cela était, si elle devait se borner à ce rôle, son travail ne serait digne ni de la chambre ni de celui auquel il est destiné. Je pense qu'il faut deux commissions, l'une chargée de rédiger l'adresse, l'autre de développer et de juger la proposition de M. Bérard, avec la faculté pour cette dernière de se joindre à celle de l'adresse. (Appuyé ! Appuyé !)

M. Demarçay : S'il s'agit de conserver la Charte actuelle en y apportant seulement les modifications présentées par M. Bérard, il s'oppose de tout son pouvoir à une semblable détermination de la part de la chambre. La Charte commentée et corrigée par M. Bérard contient encore des principes qui sont antipathiques à la nation française et pernicieux à ses libertés, le simple énoncé de cette prétention suffit pour la faire repousser. Que l'on vienne proposer les bases fondamentales d'une Charte constitutionnelle, j'y souscris ; qu'après leur adoption, le duc d'Orléans soit nommé *roi de France*.

Plusieurs voix : *Roi des Français*.

M. Demarçay : Que le duc d'Orléans soit nommé *roi des Français*, j'y souscris encore; mais vouloir conserver la Charte avec quelque modification que ce soit, c'est une chose impossible à laquelle je m'oppose et à laquelle d'ailleurs la nation ne consentira jamais.

Le discours de M. Demarçay, souvent interrompu, est suivi d'une agitation extraordinaire.

M. le Président : Deux propositions ont été faites...

M. Augustin Périer : Je réunis ma proposition à celle de M. Villemain.

Plusieurs voix : Divisez la question.

M. le Président : On a proposé d'abord de nommer une commission spéciale pour examiner la proposition de M. Bérard; et l'on a demandé ensuite que cette commission communiquât avec celle de l'adresse. Je vais mettre aux voix la nomination de la commission spéciale.

La chambre adopte la formation de la commission.

M. le Président : Maintenant, je mets aux voix la réunion des deux commissions.

La chambre adopte.

M. Gaetan de Larocheffoucauld demande s'il y aura une adresse et un rapport. (Oui, oui).

Un membre : Je demande à la chambre qu'elle se prononce sur la conservation du principe monarchique et de la Charte.

Cette proposition n'a pas de suite. La chambre se retire dans ses bureaux pour procéder à la nomination de la commission; après quoi elle se sépare pour se réunir de nouveau ce soir à huit heures précises.

La commission pour l'examen de la proposition de M. Bérard est formée de MM. Bérard, de Sade, Humann, Delessert, Augustin Périer, Sébastiani, Bertin Devaux, Rouillé de Fontaines, Destutt de Tracy.

Huit heures et demie.

Une foule immense encombre les avenues de la chambre. Elle crie *A bas l'hérédité!* Vainement quelques députés parlementent, pour l'apaiser, les cris redoublent à chaque observation. *Attendez la réponse, s'écrie-t-on. Les cris A bas l'hérédité!* continuent.

Dans l'intérieur, plusieurs groupes confus se forment dans l'enceinte au-devant de la tribune; l'attitude des députés paraît assez calme.

Au bout de quelques instans, M. Augustin Périer entre dans un état d'agitation manifeste; il répète plusieurs fois à un groupe : Vous avez annoncé cela hier et cela se réalise aujourd'hui. Proposons l'ajournement de toute délibération jusqu'à ce que l'attroupement soit dissipé et le tumulte apaisé.

M. Benjamin Constant essaie d'aller calmer cette foule que l'intention connue de la chambre de conserver l'hérédité des pairs et la magistrature a portée à ce point d'exaspération; les paroles que cet honorable député lui adresse la calment momentanément. Aux cris *A bas l'hérédité!* succèdent ceux de *Vive Benjamin Constant! vive Lafayette! vive la chambre de 1815!*

A neuf heures moins un quart le président agite sa sonnette pour rétablir l'ordre. Il annonce que la commission chargée d'examiner la proposition de M. Bérard s'est réunie à celle de l'adresse et que le rapporteur qu'ils ont nommé s'occupe de son travail, qui ne pourra guère être connu que dans une heure. En attendant il donne connaissance à la chambre d'une communication du gouvernement, ainsi conçue : M. le président, par ordre de S. A. R. le lieutenant-général du royaume, j'ai l'honneur de vous envoyer la copie conforme de l'acte d'abdication de S. M. Charles X et du dauphin Louis-Antoine duc d'Angoulême. Veuillez la mettre sous les yeux de la chambre.

Agréez, etc.

Signé : GUIZOT.

Commissaire chargé provisoirement du département de l'intérieur.

Suit l'acte d'abdication dont le texte est le même que celui que nous avons publié d'après le *Moniteur*.

M. le Président : La chambre ordonne-t-elle qu'il en soit accusé réception et que le dépôt en soit confié aux archives? (Tumulte et confusion.)

Quelques voix : Non! non! c'est pour lui donner de la valeur.

M. Mauguin monte à la tribune : Messieurs, ordonner le dépôt aux Archives de l'acte d'abdication dont vous venez d'entendre la lecture, ce serait reconnaître implicitement que Charles X a conservé des droits. Il n'en avait plus, il n'en pouvait plus avoir. Rappelez-vous que dans les premiers momens de l'insurrection, une commission se rendit auprès du duc de Raguse pour qu'il suppliât Charles X d'arrêter l'effusion du sang : on lui reconnaissait encore des droits; mais le duc de Raguse répondit d'une manière négative. Eh bien, Messieurs, on a voulu la guerre et la guerre a prononcé. De tout tems la France a eu le droit de choisir ses souverains; le principe de la légitimité n'est qu'une usurpation qui date de Louis XIV. Le chef de la race qui régnait encore sur la France il y a quelques jours, Hugues Capet fut élu librement par la nation.

Ce droit, continué jusqu'à Philippe-Auguste, a laissé des traces dans le sacre des rois de France. Ce droit nous appartenait donc quand nous l'avons repris; la victoire a prononcé la déchéance. Charles X n'avait donc rien à abdiquer; son abdication est nulle, et le dépôt de l'acte qu'on vient de vous lire, sans objet. Je demande l'ordre du jour.

M. le Président : Deux propositions sont faites : on demande le dépôt aux archives et l'ordre du jour; l'ordre du jour ayant la priorité, je vais le mettre aux voix.

La chambre rejette l'ordre du jour. Le dépôt aux archives est ordonné par une majorité composée des deux centres.

M. le Président : J'ai annoncé à la chambre que le rapporteur de la commission s'occupait de son travail; malgré toute son activité, il est probable qu'il ne sera guère fini que dans une heure, ce qui nous mènera fort avant dans la nuit. Je vais consulter la chambre pour savoir si elle veut en renvoyer la lecture à demain matin, ou si elle désire rester en permanence. (Bruit nombreux : Il faut rester. — D'autres voix : Non! non! à demain!)

M. Gaetan de Larocheffoucauld, de sa place : Je suis bien d'avis d'entendre la lecture du rapport ce soir, mais comme il

sera fort tard quand il sera lu, il nous sera impossible de nous livrer à aucune discussion, je propose de remettre cette lecture à demain. (Non! non! ce soir.)

M. le Président : Je vais mettre la proposition aux voix.

La chambre décide qu'elle attendra que le rapport soit fait, et qu'elle décidera ensuite selon les circonstances, si elle doit ou non en renvoyer la discussion à demain.

Cette discussion était à peine terminée, que le rapporteur de la commission fait savoir à M. le président qu'il est prêt à communiquer son travail aux membres de la commission.

M. le Président invite les membres de la commission à aller en entendre la lecture.

La séance reste quelques momens suspendue.

M. Bavoux demande la parole. Il propose que la chambre vote des remerciemens à la ville de Paris et qu'elle invite le gouvernement à s'occuper de l'érection d'un monument digne de transmettre à la postérité la plus reculée l'événement qu'il doit consacrer, avec cette inscription : *A la ville de Paris la patrie reconnaissante.* Cette proposition est votée avec enthousiasme. M. Berryer même se lève pour l'appuyer.

M. Dupin aîné, rapporteur de la commission, monte à la tribune : J'obéis à votre commission et au juste empressement de la chambre, en vous soumettant à l'instant son rapport. Pour répondre autant qu'il est en moi, je ne parlerai que des modifications.

La nécessité de reconnaître la vacance du trône a été sentie généralement; mais elle n'est pas seulement un fait, elle est un droit acquis à la nation, qu'il fallait consacrer, et c'est ce que la commission a soin de faire.

En modifiant l'article relatif à la religion dominante, nous avons cru nécessaire d'exprimer le fait que la religion catholique, apostolique et romaine, est celle de la majorité des Français; c'est ce qu'exprimait la loi de germinal an 8, qui a suffi pour relever la religion abattue, tandis que l'article de la charte avait soulevé des défiances.

Pour empêcher tout abus de l'art. 14, nous avons ajouté ces mots : *sans pouvoir suspendre les lois elles-mêmes*, ni dispenser de leur exécution.

Les autres modifications apportées à la charte par la proposition de M. Bérard sont adoptées à quelques légères différences près, que la discussion fera connaître.

Après la lecture du rapport de M. Dupin, M. de Corcelles en demande l'impression et la distribution à la chambre. Plusieurs voix : Non! Non! Qu'on ouvre la discussion!

M. Benjamin Constant : J'ai fait partie de la commission, j'ai médité avec attention le rapport qui vient de vous être présenté, et j'ai fait souvent le sacrifice de mes opinions au bien général parce que je pense que dans les circonstances pressantes où nous nous trouvons, une longue discussion serait dangereuse; mais il me semble aussi qu'une trop grande précipitation ne l'est pas moins, et qu'une proposition ne saurait être présentée, renvoyée à une commission et être l'objet d'un rapport et d'une discussion, tout cela dans le courant d'une seule journée. Je demande donc que le rapport soit imprimé et distribué à la chambre afin que la discussion s'ouvre avec connaissance de cause.

M. Rambuteau dit que dans les circonstances ordinaires, il faut discuter avec lenteur et méditer longuement, mais quand les événemens se pressent, il faut savoir aller aussi vite qu'eux. Il puise cet argument dans l'histoire d'Angleterre, et demande la discussion immédiate.

M. Salverte : En voyant monter le préopinant à la tribune, je m'attendais à lui voir articuler quelques raisons. Je n'ai entendu que des phrases sonores et une citation contestable de l'histoire d'Angleterre. Il ne m'a pas convaincu. Quand il s'agit de stipuler des droits pour la nation française, il faut y réfléchir, et ne pas songer à le faire de dix à onze heures du soir. Je vote contre la discussion.

M. Mauguin : Nous travaillons pour des siècles; il faut agir avec sagesse. Les circonstances sont pressantes, il est vrai; mais il y a un juste milieu entre la précipitation et la lenteur. Je demande qu'on imprime le rapport et qu'on le distribue aussitôt pour que la discussion puisse s'ouvrir immédiatement. Il ne faut pas, voulant gagner un jour, s'exposer à jeter dans l'état des semences de trouble que vous regretteriez plus tard, mais qui n'en seraient pas moins votre ouvrage.

M. Demarçay : Parcourir en une nuit la charte entière, c'est prétendre à une chose impossible. Je me borne à constater mon opposition à ce que la discussion s'ouvre sur-le-champ.

M. le Président : Trois propositions ont été faites. Par la première on se borne à demander l'impression du rapport sans parler de la discussion; par la seconde, on veut que le rapport soit imprimé et distribué et que la discussion s'ouvre immédiatement. Enfin, par la troisième, on demande la discussion immédiate.

Après quelque hésitation sur la priorité de la mise aux voix de ces propositions, d'après l'observation de M. Guizot, qui pense que demain comme aujourd'hui les députés seront libres, la chambre adopte l'impression du rapport, sa distribution, et l'ouverture de la discussion est fixée à demain matin dix heures précises.

La séance est levée à onze heures moins un quart.

Dans la journée du 29, M. Perrody, marchand-tailleur, attaquait les Tuileries à la tête d'un bataillon qu'il était parvenu à rassembler : on vient l'avertir que sa maison située au coin de la rue Valois-Batave, est envahie et pillée par la garde royale et que sa famille est en danger. « Je suis citoyen avant tout, » répondit ce brave patriote, et il continue à se battre courageusement. M. Perrody a perdu 60,000 frs. au pillage de ses ateliers.

On lit les vers suivans sur la tombe des martyrs de la liberté, ensevelis vis-à-vis la colonnade du Louvre :

C'est ici le repos des fils de la vaillance;
Leurs sang s'est épuisé pour délivrer la France.
Ils ont tous pris un rang à la postérité :
L'un cri fut en mourant : VIVE LA LIBERTÉ!!!
Incline toi, Français, à cette triste épreuve;
Donne une larme au preux, une obole à sa veuve.

Un peu plus bas :

Quand un roi veut le crime, il est trop obéi.

(VOLTAIRE.)

Un peu plus bas encore, sur un papier suspendu à un laurier, ces mots ont été écrits à la hâte :

Il leur servit de ralliement, il devient leur trophée.

— Au milieu de ce champ de repos, s'élève une grande croix noire, sur laquelle on lit cette épitaphe sublime dans sa simplicité :

A la mémoire des Français morts pour la liberté!

— En face du Musée, à l'endroit où cessent les constructions du Louvre, 25 autres défenseurs de la liberté reposent dans leur dernier asile. Un poète artisan, M. F. Becker, a été l'Homère de ces héros :

Français, sur leur tombeau ne versons point de larmes,
L'histoire un jour, racontant leurs exploits,
Doit dire à nos neveux que la France en alarmes
Les a vu tous mourir pour défendre nos droits.

AMÉRIQUE DU SUD.

MONTEVIDEO.

Une loi tendant à réformer la loi sur la presse avait été mise en discussion le 16 juillet devant l'assemblée de Montevideo.

Les journaux de Cordova du 2 renferment un rapport officiel du gouvernement de Mendoza, annonçant une nouvelle catastrophe dans cette province.

L'ex-gouverneur Corbolau s'étant mis en marche sur la ville avec les forces de Pincheira, a été surpris entre Chacab et Rio-Grande par un corps d'Indiens dont l'attaque a été tellement meurtrière qu'une faible partie seulement de la division est parvenue à s'échapper. Corbolau et un grand nombre d'officiers ont été tués.

Des préparatifs ont été faits pour célébrer avec pompe à Montevideo la prestation du serment de fidélité à la Constitution de l'Etat.

Une ode adressée à l'assemblée a été accueillie et l'impression en a été ordonnée. On a appris par un bâtiment arrivé de Santa-Fé, que les habitans s'étaient révoltés contre le général Manilla, l'avaient fait prisonnier, et qu'ils l'auraient exécuté si ses amis n'étaient intervenus.

Les armoiries nationales adoptées par les représentans de Montevideo, sont un ovale, entouré de l'olivier et du laurier, couronnés par un soleil levant. Dans le centre, un mont arrosé par la mer, une étoile au-dessus, surmontée du bonnet de la liberté.

Un décret a été rendu pour élever d'un grade, depuis l'enseigne jusqu'au lieutenant-colonel, tous les officiers qui ayant servi dans la guerre contre le Brésil, n'ont pas reçu d'avancement.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

SOUSCRIPTION AU PROFIT DES BLESSÉS.

Le *Courier des États-Unis* \$20, MM. Peugnet frères 20, D'Hervilly et Chaulet 10, R. B. 4, L. L. 15, A. S. Perrot 20, R. Morlot 20, F. Gaudard 20, P. Th. Giraud 2, Anonyme 5, H. J. Pichering, one of the editors of the *Old Countryman*, may God Almighty forever bless the brave Parisiens, 2, James Ralph, may every man enjoy his rights and have courage to maintain them, 2, John F. Ducruet 10, John Lloyd 1, John Hone & Sons 50, Anonyme 20, John Gravillon 10, G. D. 5, Auguste Guesdon 5, Anonyme 5, A. L. 5, B. et R. 10, Anonyme 2, N. M. 20, Naudin, ancien médecin des hospices civils de Paris 2, F. C. 10, Haggerty, Austin & Co. 50, Callemard & Kleffler 10, Marius Panon 20, J. H. 5, L. 3, Chs. F. Moulton 20, Crassous & Boyd 10, Ad. Le Moyne 20, André Larrien 20, Chs. Sagory 10, E. Grousset 10, John Maguin 5, Decasse & Miège 10, J. B. 10, J. A. Dupré, junr. 3, W. J. Gaillard 10, John Durand 50, Arthur Tappan & Co. 50, F. C. 10, H. B. 5, James Wilson jr. 25, John Crumby 25, L. Besson 1, Edw. Cany 3, Myndert Van Schaick 10, J. de Ruyter 20, Crevelin 10, L. Timolat 1, Caille 1, P. C. 5, Manuel, Godquin et Cie. 6, F. Philip 3, Clark, anglais, 86 Maiden-Lane, 5, un Anglais 2, R. Janner 1, A. Junel 2, A. Morin 2, Friend of Liberty 1, Jauffret 1, Aug. Og 5, H. T. 5, Spire Pitous 3, A. Le Barbier, de Savannah 10, Jos. Auzé 10, U. A. Bourgaux 10, J. P. Setze, d'Augusta 10, A. P. Pillo d'Augusta 10, F. Gillet et Cie. de la Nouvelle-Orléans 20, J. Lausseure & Co. 15, Chs. Pignet fils 10, Ls. Gayot 5, F. & A. Brunel 10, N. Casthelaz, Guerber, Gonin & Co. 25, M. Mantin 10, A. Courtois 5, T. Auber 20, Chastelain 5, A. C. R. 25, V. Durand, de Charleston 10. — Total, \$973.

Le navire *Alabama*, parti de Liverpool le 18 août, apporte les journaux de Londres jusqu'au 17.

Voici les noms des ministres choisis par Louis-Philippe I^{er} :

Pour les affaires étrangères,	Le comte Molé.
La guerre,	Le général Gérard.
Les finances,	Baron Louis.
Pour l'instruction publique et la présidence du conseil d'Etat,	Duc de Broglie.
L'intérieur,	Guizot.
Marine,	Le général Sébastiani.
Justice,	Dupont de l'Eure.

Hier est arrivé à Paris un officier qui a quitté à Vire le corps de Charles X. L'ex-roi voyage à très petites journées.

et n'arrivera point à sa destination avant le 16 de ce mois. Il se plaint amèrement et dit qu'il ne peut faire plus de 5 lieues par jour, qu'on devrait avoir égard à son grand âge, et qu'il lui est impossible de voyager avec plus de rapidité. Les gardes du corps qui l'accompagnent au nombre de 800 paraissent être consternés. La Dauphine montre une irritation excessive. La duchesse de Berry est assez calme. Elle a repris les habits de son sexe. Ses enfans ignorent complètement les événemens, et saluent tout le monde.

Messenger des Chambres du 14 août.

On rapporte que le roi Philippe a offert à Charles une très belle habitation et des terres considérables qu'il possède dans le voisinage de Palerme, et l'on croit que cette offre sera acceptée. Les bâtimens étaient à Cherbourg, prêts à recevoir à leur bord le roi et sa suite aussitôt leur arrivée.

— Nous sommes informés de l'arrestation du général Despinos. Tel est le résultat de ses vaines tentatives pour faire éclater une insurrection dans la Vendée.

— Le 6 de ce mois, le bruit courait à Francfort que M. de Metternich s'était donné la mort en s'asphyxiant, dans une auberge, à l'arrivée des dépêches annonçant les derniers événemens de Paris. Un courrier expédié par la maison Rothschild lui a porté ces nouvelles. Le rapport a besoin de confirmation.

— La disgrâce de M. Nesselrode est certaine. On dit que M. de Matuchewitz lui succédera en qualité de ministre des affaires étrangères de Russie. (*Journal du Commerce.*)

On lit dans le *London Morning Chronicle* du 17 août : « Charles X a écrit à Guillaume IV pour lui annoncer qu'il se rendait à Cherbourg, où il le priait de mettre à sa disposition une frégate anglaise pour le conduire en Angleterre. Le ministre anglais a répondu à Charles X que les relations d'amitié qui existaient entre la France et la Grande-Bretagne s'opposaient à ce qu'on accédât à sa demande.

— Les événemens de la France ont produit une grande fermentation dans les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas, et porté l'effroi dans les États germaniques. Le grand-duc de Bade aussitôt la nouvelle reçue, a ordonné la destruction du pont de Kehl. Les actions de Banque sont tombées à Vienne de 6 pour cent. On n'est pas certain de la politique qu'adoptera la Prusse.

— Le roi Louis-Philippe a créé dans la marine trois rangs d'amiraux. Les amiraux jouiront des honneurs et des émolumens des maréchaux de France, et prendront rang avec eux d'après la date des promotions. Le vice-amiral Duperré est élevé au grade d'amiral. Le maréchal Soult et l'amiral Duperré sont créés pairs de France.

— Le *Journal du Commerce* s'exprime ainsi dans un post-scriptum du 14 août : « On croit que le gouvernement a reçu une dépêche télégraphique annonçant que Charles X s'est embarqué aujourd'hui même à Cherbourg. »

— Le roi de Prusse a fait donner l'ordre à Cologne, de ne point permettre l'entrée sur son territoire des réfugiés royalistes venant de France. Le roi de Prusse s'abstient d'intervenir dans les affaires de France; on dit même qu'il blâme hautement la conduite de Charles X.

— On assure que le prince de Polignac est arrivé à Londres depuis plusieurs jours. Il réside au palais d'Espagne sur la place Manchester. Le célèbre Ouvrard est avec lui. Celui-ci s'est échappé de Paris l'un des premiers. On prétend que de concert avec Polignac, le célèbre fournisseur a fait des spéculations considérables sur les fonds préalablement au coup-d'état.

— Le duc de Wellington a positivement autorisé à contredire toute coopération de sa part aux mesures de Polignac, et ses rapports avec lui de quelle espèce que ce soit au sujet des derniers événemens en France.

— Le prince de Polignac n'était pas encore à Londres le 15, mais on le disait arrivé à Ostende.

— La duchesse d'Angoulême prophétise « que dans trois mois son neveu sera sur le trône. »

— Le général Bertrand a été nommé chef de l'Ecole Polytechnique.

— Les journaux du 14 de Paris, rapportent que des dispositions ont été prises par les ambassadeurs résidant auprès de la cour de France, desquelles on peut inférer que les relations d'amitié qui subsistaient antérieurement aux grands événemens avec les puissances étrangères ne seront point altérées. Leurs Excellences sont convenues de se communiquer réciproquement les dispositions de leurs cours. Elles s'assembleront fréquemment dans ce but.

La grande majorité de la chambre des pairs, y compris un grand nombre d'anciens nobles, ont prêté leur serment de fidélité à la Charte et au nouveau Roi.

— Quelques fâcheux efforts ont été faits pour lever l'étendard de la révolte dans la Vendée et ailleurs. L'ordre le plus parfait régnait partout en France.

— On a appris à Marseille que lorsque les événemens de France sont parvenus à la connaissance de l'armée d'Alger, elle s'est écriée : « A bas les Bourbons, plus de despotisme ! » Quelques vieux soldats ont ajouté : « Vive Napoléon II ! »

— Le comte d'Andelot a renoncé d'une manière formelle à la pairie, en présence des députés. Son exemple a été suivi par MM. de Bouillé, Hocquart et Grosbois.

— Le duc de Raguse est arrivé en Autriche.

— Le général napolitain Pepe est arrivé à Paris.

— L'ex-ministre de la marine baron d'Haussez, après avoir passé quatre nuits en mer à bord d'un bateau pêcheur, est débarqué en Angleterre. C'est de Dieppe qu'il s'est évadé.

— M. Benjamin Constant est nommé président du comité de législation et d'administration de la justice dans le conseil d'état.

— On dit que le comte Flahaut sera nommé ambassadeur français à la cour de Londres.

— En vertu d'une ordonnance du roi, l'ancien sceau de l'état est supprimé. Il sera remplacé par un autre ayant les armes de la maison d'Orléans, et portant pour légende : « Louis-Philippe Roi des Français. »

— La famille royale conservera les noms et titres de la maison d'Orléans, le duc de Chartres prend le titre de duc d'Orléans.

— La *Jeanne d'Arc* est arrivée à Naples le 31 juillet, ayant à bord le dey d'Alger avec sa famille et sa suite composées en tout de 110 personnes, parmi lesquelles on compte 58 femmes. Le gouvernement napolitain a consenti à ce que le dey put résider dans le pays.

La partie officielle du *Moniteur* renferme sept ordonnances relatives à la nomination des ministres. Par une autre ordonnance le conseil des ministres est composé, outre les sept ministres d'Etat, de MM. Jacques Laffitte, Casimir Périer, Dupin aîné, baron Bignon, et de quatre autres membres pris dans la chambre des députés.

Par une neuvième ordonnance, le maréchal Jourdan est nommé gouverneur des Invalides, en remplacement du marquis de Latour-Maubourg, démissionnaire.

Une dixième ordonnance pourvoit au remplacement d'un grand nombre de sous-préfets.

Et il est dit dans la partie non-officielle : « Quelques députés ont mis de l'affectation à ne pas siéger aujourd'hui à la chambre. S'ils refusent de prêter serment au roi Louis-Philippe et à son gouvernement, ils annoncent par là vouloir renoncer eux-mêmes à leur qualité et à leur mission, et l'on doit supposer que les ministres exigeront leur serment ou les forceront à se démettre. En cas de refus de leur part, sans doute on aura soin de pourvoir à leur remplacement. »

— On prétend que des ordres ont été donnés à Toulon pour équiper sur le pied de guerre tous les bâtimens désarmés.

— Le *Globe* annonce qu'une députation de la garde nationale de Paris partira prochainement pour Londres, afin de témoigner sa reconnaissance au peuple anglais du vif intérêt qu'il a pris à la victoire du 28 juillet.

— Les émolumens des ministres seront réduits à 80,000 f., et ceux du préfet de la Seine à 55,000 f.

— Le serment proposé à la chambre des pairs, suivant le *Courrier Français*, est présenté de manière à établir une formalité vide de sens. « Je jure fidélité au roi. » A quel roi ? Charles X, Henri V, ou Louis-Philippe I^{er} ? à la Charte constitutionnelle. A quelle Charte ? celle de Louis XVIII, celle que Charles X voulait perfectionner par ses ordonnances du 25 juillet, ou celle que les chambres ont soumise au serment du nouveau roi ? C'est se jouer d'une nation intelligente, que de présenter sous des apparences sérieuses une cérémonie aussi futile, une formalité aussi insignifiante.

— Lundi au soir, les veuves des maréchaux Ney, Davoust et Suchet, et un grand nombre de dames ont été reçues chez la reine.

— On dit que le roi Louis-Philippe continuera sa résidence au Palais-Royal, et que les Tuileries seront occupées par la chambre des pairs et celle des députés.

— Les listes de souscriptions en Angleterre pour nos blessés sont couvertes avec une promptitude et une générosité qui démontrent le jugement qu'a porté sur notre révolution un peuple qui sait apprécier le patriotisme. Le montant des sommes arrivées à Paris, pour être déposées dans les mains de M. Laffitte, s'élève déjà à trois millions de francs (125,000 liv. sterl.).

ORDONNANCE DU ROI. — 14 août.

Le titre de Monseigneur ne sera plus donné aux membres de notre conseil des ministres. Ils seront individuellement appelés « Monsieur le ministre. »

LOUIS-PHILIPPE, etc.

Sur le rapport de notre ministre secrétaire-d'Etat au département de l'instruction publique, etc., nous avons ordonné :

Art. 1^{er}. M. Villemain, professeur de la faculté des belles-lettres et membre de la chambre des députés, est nommé membre du conseil royal de l'instruction.

Bourse de Paris, 14 août. — Cinq pour cent, 103 f. 90, 80. Quatre pour cent, 87 f. Trois pour cent, 78 f. 30. Actions de Banque, 1180.

Les Trois pour cent ont baissé subitement à Paris, au commencement de la révolution, de 79 f. à 70 f.; il y a eu même quelques ventes à 68 f. Ils sont cotés maintenant un ou deux pour cent plus haut que n'était leur cours avant le changement de la dynastie. La plupart des capitalistes de Paris se sont présentés pour soutenir le nouveau roi et le crédit public.

ALGER, 31 juillet.

Depuis quelque tems l'harmonie qui existait entre les habitans du pays et les Français a été troublée. Les officiers généraux s'attendaient à être attaqués à tout moment, même à Alger, par les Maures et les Arabes, et les officiers de la marine ont conçu des inquiétudes. Leurs sombres prévisions ont été partiellement réalisées. Le 28, deux soldats français sont morts par l'effet du poison mis dans leur café. En même tems une bande d'insurgés attaqua la porte de Babazon, et 19 de nos soldats furent tués. Les troupes ayant pris les armes réduisirent les rebelles, l'un desquels fit d'importantes révélations. Il a déclaré qu'une conspiration était sur le point d'éclater; que 60,000 Maures et Arabes devaient se présenter devant Alger, et qu'au même instant les habitans de la ville se soulèveraient. On a saisi un dépôt d'armes, et afin d'intimider les habitans, plusieurs pièces des batteries élevées ont été pointées sur la ville. Le général en chef a donné des ordres pour que les petites garnisons dispersées dans les forts à peu de distance fussent retraites sur Alger. La garnison de Sidi-Ferruch presque entièrement composée de marins est du nombre. Le fort a été démoli. L'évacuation a été

accompagnée de quelques désastres. Un détachement du corps des ingénieurs a été surpris en route par les Maures. Deux charriots qui le précédaient ont été pris, et leur escorte massacrée. Le 17^e régiment qui occupait un fort sur la côte à 4 lieues de la ville, a été attaqué par 2000 Bédouins et forcé de rentrer à Alger. L'armée avait déjà perdu de 8 à 9,000 hommes en tués et blessés, et la dissenterie commençait à faire des ravages dans l'armée de terre et de mer.

— Le *Sun* donne l'extrait suivant d'une lettre particulière écrite en date du 7 août de Madrid à un officier espagnol.

« Madrid se trouve aujourd'hui dans la plus grande confusion par suite du grand changement politique qui vient d'avoir lieu à Paris. Hier dans la soirée, un exprès arriva ici avec le rapport des journées du 27, 28 et 29 juillet, et du renversement complet des Bourbons. La nation française malgré les souffrances qu'elle nous a fait éprouver pendant l'occupation de notre pays par ses armées, mérite le titre de première nation du monde. Paris est devenu la Rome moderne. Charles encourageait les jésuites, et a justement été précipité du trône pour s'être ligué avec d'exécrables ministres. Le résultat des derniers efforts des Parisiens a fait naître un sentiment d'enthousiasme dans tous les cœurs libéraux, et chez les braves et généreux espagnols. C'est l'unique sujet des conversations sur le Prado, et dans les cafés. Le roi et la famille royale ont été atterrés en apprenant la chute de leur parent, et la plus vive anxiété règne à la cour. Leurs majestés partent aujourd'hui pour l'Escorial, où le bigot Ferdinand pourra faire des réflexions sur l'instabilité de son gouvernement.

« L'état des affaires est vraiment effrayant. Le pays est partout dans une agitation extrême. Les Curistes font tous leurs efforts, pour renverser l'ordre de choses actuel. Des conspirations se forment dans toutes les parties du royaume. L'Andalousie et la Catalogne sont déjà préparées à appuyer un changement qui conduirait à un gouvernement plus libéral. Les caisses royales sont presque vides, et les revenus ont diminué considérablement dans le cours de l'année dernière. La paye des officiers de tous les régimens, excepté de ceux de la garde royale, est arriérée, et un grand mécontentement est déjà visible. Soyez en certain, si un mouvement quelconque a lieu, ce qui est plus probable que vous ne pouvez l'imaginer, la crise deviendra terrible. Nous n'avons ici ni une garde, ni des Suisses, ni des troupes étrangères pour faire feu sur le peuple, comme à Paris. Des ordres viennent d'être transmis par le gouvernement aux juges de paix, alcaldes et gouverneurs des principales villes, pour empêcher la circulation des nouvelles de la glorieuse révolution de France, dans la crainte qu'on ne fasse éclater une disposition semblable. Depuis la mort de la tante du roi, la vieille reine douairière du Portugal, et celle de l'exécrable marquis de Chaves, son grand soutien, Ferdinand a donné des preuves de lâcheté et de tyrannie presque sans exemple. La santé de la reine est dans un état précaire. L'artiste royal, faiseur de robes à la vierge, a déjà montré son esprit diabolique envers son innocente compagne. De grands événemens auront lieu avant long-tems; nous comptons beaucoup sur ce qui nous viendra du dehors. »

— On a déjà vu par des lettres de Madrid du 4, qu'on y avait eu connaissance des grands événemens de Paris, et que malgré tous les efforts du gouvernement, il a été impossible de garder le secret. Des groupes de questionneurs inquiets se sont formés à la *puerte del sol* qui est le lieu de rendez-vous des politiques de la capitale. L'agitation produite sur l'esprit public par leurs discussions, était d'une nature si alarmante qu'elle a provoqué les délibérations du conseil d'état, et que le résultat en a été transmis au roi à St.-Ildefonso. Des ordres ont été envoyés aux autorités sur les frontières pour leur prescrire de ne laisser entrer aucun journal étranger en Espagne, et d'ouvrir et d'examiner attentivement les lettres particulières afin de détruire toutes celles qui feraient la moindre allusion aux derniers événemens.

On dit aussi, que 10,000 hommes stationnés sur la frontière d'Espagne ont adopté la cocarde tricolore; qu'une insurrection a eu lieu dans la Biscaye, que les insurgés après s'être emparés de San-Sébastien, se sont mis en marche sur Madrid.

LONDRES, 15 août.

L'ambassadeur d'Espagne à Londres a refusé des passeports pour l'Espagne, prétendant qu'il a été informé que des partis étaient organisés pour se rendre dans la Péninsule, et et aider à révolutionner le pays.

Les spéculateurs à la bourse de Londres paraissent alarmés de l'aspect de la politique anglaise. Ils disent que l'administration du duc de Wellington ne durera pas six mois, et beaucoup de personnes étrangères au mouvement des fonds, sont de même opinion.

Le nouveau parlement d'Angleterre ne sera point assemblé avant le milieu d'octobre.

On croit que le ministère aura perdu 30 à 40 votes dans la chambre des communes, par les nouvelles élections et si les ministres essayent de faire renouveler la Charte de la compagnie des Indes on suppose qu'ils auront la majorité contre eux dans les communes.

Des ordres ont été donnés à Portsmouth, pour qu'aucun honneur ne soit rendu au roi de France, dans le cas où il débarquerait dans ce port.

LONDRES, 14 août.

M. de Goristiza, ministre du Mexique, est parti dimanche pour Paris, dans l'intention de présenter ses félicitations au nouveau Roi, au sujet de son accession à la couronne, et afin de contracter une alliance entre la France et le Mexique. Nous avons des motifs de croire que le gouvernement français saisira cette occasion de montrer son empressement à faire des traités avec les nouveaux États, et de mettre un terme aux réserves et aux délicatesses diplomatiques qui ont existé jusqu'à ce jour.

Il est dit dans le *National de Bruxelles* du 12 : « Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que 60,000 hommes de troupes autrichiennes sont en marche pour l'Italie, de sorte que les forces de l'Autriche dans la péninsule s'élèveront à 110,000 hommes. »

SCIENCES NATURELLES.

INSTRUCTION SUR LA VACCINE.

Le dernier numéro de la *gazette médicale de Paris* contient la nouvelle instruction sur la vaccine adoptée dans l'une des dernières séances de l'académie royale de médecine. Cette instruction remarquable par la précision, l'exactitude et la lucidité, contient quelques observations qui s'adressent plus spécialement au public non médical et que dans l'intérêt de la vaccine, nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

On peut, on doit vacciner en tout tems et à tout âge, même pendant les accidens de la dentition, surtout si l'on redoute les approches de la petite vérole; on est quelquefois obligé de répéter plusieurs fois de suite l'inoculation de la vaccine. Des médecins recommandables l'ont pratiquée dix fois sur la même personne sans inconvénient. Le cours ordinaire de la vaccine peut être changé par des causes diverses; ainsi une maladie éruptive arrivant pendant le tems d'incubation de la vaccine, peut en suspendre la marche; la vaccine alors ne parcourt ses périodes qu'après la cessation de cette maladie; elle peut aussi marcher conjointement avec elle sans la troubler. On a vu la petite vérole paraître au moment de l'inoculation vaccinale ou trois ou quatre jours après, et les deux maladies parcourir également bien toutes leurs phases...

Un seul bouton de vaccine suffit pour garantir de la variole, et l'on peut recueillir du virus vaccin sur ce bouton unique, sans altérer en rien sa vertu préservatrice. Ainsi en Écosse et dans l'Amérique septentrionale, l'usage général est de pratiquer la vaccine comme le faisait et le prescrivait Jenner, en ne faisant qu'une piqûre à chaque bras. Dans ces contrées, comme dans le reste du monde civilisé, les épidémies de variole ont prouvé qu'on pouvait impunément ouvrir le bouton vaccin, même quand il était seul, comme nous venons de le dire.

Enfin des faits innombrables ont démontré que le virus vaccin puisé chez des sujets atteints de maladies susceptibles de se communiquer par contagion, comme la syphilis, etc., ne se chargeait dans aucun cas d'autres principes et ne donnait que la vaccine, préservatif assuré de toute contagion variolique.

Le reste de cette instruction est relatif à la fausse vaccine, à la manière de vacciner et aux moyens de conserver et de transporter au loin le virus vaccin. On voit par la citation que nous venons de donner, que l'Académie a tenu compte de l'observation faite dans le tems par les journaux scientifiques, relative au préjugé qui fait craindre au public que l'inoculation de la vaccine n'expose les individus vaccinés à contracter les maladies auxquelles peuvent être sujets les individus qui fournissent le virus. C'est une erreur sur laquelle l'instruction s'explique de la manière la plus catégorique et qu'il était important de déraciner comme étant l'un des plus puissants obstacles à la propagation de la découverte de Jenner.

ARBRE A LAIT ET BEURRE DE GALAM.

L'on se rappelle que c'est à M. de Humboldt que l'on doit la découverte de l'arbre nommé *palo di vacca*, arbre à lait ou à vache, qui fournit un très-bon lait, et qu'il a trouvé dans la province de Venezuela. M. Kunth l'a rangé dans la famille des *urticées*, et lui a donné le nom de *galactodendron retile*. Depuis lors, M. Lochart, directeur du jardin de la Trinité, en a trouvé plusieurs individus dans la province de Caraque; l'un d'eux avait sept pieds de diamètre et plus de cent pieds de hauteur; le lait en était agréable, et les habitans en faisaient usage. M. Don, qui en a examiné les fleurs, a pensé qu'il se rapproche du figuier, et que c'est un brosinum.

L'année dernière, M. Fanning, directeur du jardin de Caraque, en a apporté plusieurs pieds en Europe, qui se sont vendus 25 louis chaque. L'un des plus grands vient d'obtenir un prix dans une des expositions en Belgique. Il paraît actuellement que cet arbre, découvert par M. de Humboldt, n'est pas le seul qui soit doté de cette qualité de donner un lait bon et nourrissant. M. James Smith, de Démerari, dans une lettre adressée à M. Jameson, à Edimbourg, raconte que, dans une excursion qu'il fit sur les bords de la Démerari, il trouva un arbre appelé par les naturels *hya hya*, qui fournissait un lait potable. Cet arbre fut abattu, et en tombant dans un ruisseau, le lait en rendit l'eau blanchâtre; en enfonçant un couteau dans l'écorce, le lait en sortit en grande abondance; ce lait était très-gras et plus épais que celui de vache, sans amertume, mais seulement un peu visqueux: mêlé avec du café, il était impossible de le distinguer de l'autre.

En Afrique, l'on connaît sous le nom de *beurre de galam*, une sorte de matière grasse qui a la plus grande analogie avec le beurre, et qui a la même saveur. Cette substance est le produit d'un arbre nommé dans le pays *chen*, que Mungo-Park a décrit. Le beurre qu'on extrait de ses graines au moyen de l'eau bouillante, a le goût le plus savoureux. Il est aromatique et a quelque chose de la muscade et du cacao. Il est d'une blancheur éclatante et peut se conserver une année sans être salé.

INSECTES SINGULIERS DE L'HINDOSTAN.

La dernière classification entomologique a séparé les *phasmes* des *manthes*, et ces deux familles ne sont que trop nombreuses, au gré de ceux que le goût de l'histoire naturelle n'a pas subjugués. La différence caractéristique entre les *manthes* et les *phasmes* est déduite de la structure des pattes: les *manthes* sont organisées pour saisir et retenir les proies qu'elles dévorent: leurs membres allongés sont armés de griffes aiguës; des cavités dans les jambes et les cuisses, et une double série de pointes complètent cette organisation si redoutable pour les insectes qui ne peuvent ni fuir ni se défendre. Les *phasmes* sont dépourvus de cet appareil de guerre. Le docteur Adam a fait connaître deux espèces de la première famille qu'il faudra peut-être en séparer, tant la classification des insectes laisse encore d'incertitudes, et des difficultés qui sont peut-être insurmontables! Ces insectes ressemblent parfaitement à une feuille de graminée et changent de couleur suivant les saisons; verts et pleins de suc pendant la mousson pluvieuse, ils

prennent, durant la sécheresse, l'apparence d'une herbe desséchée, si bien que le spectateur inattentif ne peut échapper à l'illusion. Lorsque le docteur Adam les vit pour la première fois, dans les hautes provinces, à l'époque des grandes chaleurs de l'Hindostan, il eut peine à se persuader qu'ils ne faisaient point partie de la tige qui les supportait: il fallut qu'ils se décelassent par un petit mouvement de la tête, de même que le lézard domestique ne serait point aperçu sur la muraille où on le voit courir avec tant d'agilité, s'il y demeurait absolument immobile. M. Adam, joyeux de cette découverte, emporta la tige et l'insecte pour examiner le tout à loisir, dans sa cabane. Ce qu'il vit alors n'était pas moins extraordinaire que la singulière apparence de l'insecte dans l'état d'immobilité; la tige ayant été dressée sur une table et fixée dans cette position, l'insecte grimpa jusqu'en haut, en faisant entendre un bourdonnement dont on ne put alors découvrir la cause: il se mit en posture de guetter sa proie, comme un chat ou un tigre; et si quelque mouche infortunée passait à la portée de ses longues pattes, c'était une victime immolée à la voracité du chasseur qui ne manquait jamais son coup. La mouche saisie était sur-le-champ percée par les griffes aiguës de la mante, amenée dans la cavité de la cuisse, puis entièrement dévorée. Les repas de la mante sont très-copieux; ils coûtent la vie à cinq ou six grosses mouches, et le volume de l'animal rassasié est presque double de ce qu'il redevient après la digestion.

Rien de plus admirable que la structure des pattes de ces insectes, la force musculaire qui les fait mouvoir, le poignard qui les termine, les entailles longitudinales qui y sont ménagées, et les doubles rangées de pointes destinées évidemment à retenir les proies encore vivantes que l'animal carnassier veut dévorer à loisir et sans rien perdre. On dit que les Chinois ont trouvé l'art de faire combattre les manteles les unes contre les autres, et d'offrir ainsi aux spectateurs un divertissement qui vaut bien celui des combats de coqs en Angleterre. Les insectes guerriers sont transportés dans des cages appropriées à cette destination; les jeunes chinois prennent beaucoup de plaisir à ce passe-temps, et font provision de manteles qu'ils ont soin d'entretenir en bon état et toujours prêtes à déployer leur vigueur dans un combat à outrance.

MOLLUSQUE ÉLECTRIQUE DES COTES DE CEYLAN.

Le capitaine White, commandant le *Sherborn*, navire allant d'Angleterre à Calcutta, fit l'acquisition d'un individu de cette espèce, en passant près de Ceylan, et l'envoya le plus promptement qu'il le put à M. James Calder, à Londres. « Dès que nous fumes en vue de cette île, dit le capitaine, une barque se détacha de la côte et vint à nous. J'y vis cet animal, qui était alors tout-à-fait nouveau pour moi et pour tout l'équipage. Les indigènes le redoutent, et ils en racontent des choses merveilleuses. Il y a, disent-ils, des individus de cette espèce qui atteignent de grandes dimensions, et qu'on ne touche pas impunément. Ce contact imprudent, quelque léger qu'il soit, est suivi de l'engourdissement du bras, incommodité qui dure quelquefois assez long-tems. Ces animaux ont beaucoup de rapports avec les astéries, mais ils en diffèrent assez pour que les classifications méthodiques leur assignent une place éloignée de celle-là. Ils vivent au milieu des plantes marines qui couvrent les rochers. L'arme défensive dont la nature les a pourvus établit leurs analogies avec une espèce de raie et les *gymnotes électriques* de la Guiane. On s'étonne qu'un animal si bien connu de tous les pêcheurs chingalais ait échappé jusqu'à présent, non-seulement aux voyageurs, mais même aux naturalistes qui ont visité cette grande île. Les récits des indigènes ne peuvent être sans quelque fondement, qu'il sera facile de vérifier; nous verrons jusqu'à quel point les appareils électriques vivans ont été multipliés au sein des eaux, et après avoir constaté le fait et les circonstances qui l'accompagnent, nous serons au moins sur la voie pour remonter jusqu'à la cause. »

LITTÉRATURE.

SUR LA POÉSIE CHINOISE.

M. J. Fr. Davis a, pendant une longue suite d'années, résidé en Chine, comme membre de la factorerie anglaise à Canton. Il a profité de son séjour dans ce pays pour étudier la langue et la littérature de ses habitans. Aidé par des maîtres indigènes, il s'est moins appliqué à des recherches historiques qu'à la lecture des romans, des pièces de théâtre, et en général des productions poétiques des Chinois. Il vient de publier à Londres un mémoire sur la poésie de ce peuple. Le contenu de ce traité est en grande partie neuf et intéressant. Il se divise en deux parties: la première a pour objet la versification et les règles particulières pour la composition des vers, des couplets et des stances, ainsi que les sources d'où dérivent la mélodie et la rime. Il n'ajoute que peu de chose à ce que M. Abel Rémusat a dit sur les mêmes sujets à la fin de son excellente grammaire chinoise. On y voit que la versification chinoise a ses règles sévères, et qu'elle est hérissée de difficultés qui exigent une attention continuelle du poète, et le doivent souvent mettre dans l'embarras.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Davis offre plus d'intérêt: elle se compose d'un aperçu succinct du style et de l'esprit de la poésie chinoise, du genre d'imagination, des sentimens qui y prévalent et de ses différentes subdivisions. La civilisation des Chinois, et par conséquent leur goût, leur manière de voir, et leur esprit, diffèrent totalement des nôtres, de sorte que, pour les apprécier sans prévention, il faudrait pouvoir nous identifier avec ce peuple, et ce n'est pas chose facile. Ces objets ne peuvent donc pas fixer autrement notre attention que par l'idée qu'ils nous donnent de l'état intellectuel d'une population d'environ 300 millions d'hommes; car la civilisation chinoise n'est pas bornée seulement à la Chine, elle s'étend aussi sur le Japon et sur plusieurs autres grands royaumes de l'Asie occidentale.

La plus ancienne poésie des Chinois, comme celle de toutes les autres nations, paraît avoir consisté en chansons et odes, faites pour être accompagnées de musique. Un grand nombre de ces chants populaires nous ont été conservés dans le

Livre des vers recueillis par Confucius. La plupart de ces chants sont de la plus grande simplicité, mais il y en a plusieurs dont le style n'est pas toujours intelligible sans les anciens commentaires qui les accompagnent. Cependant chaque Chinois bien élevé sait par cœur les plus célèbres de ces pièces, et des allusions qui s'y rapportent se trouvent fréquemment dans les poésies modernes et dans tous les ouvrages de haute littérature.

La seconde et la troisième partie du *Livre des vers* contiennent des chansons destinées à être récitées dans des occasions solennelles; elles ont pour objet des actions héroïques et vertueuses d'anciens rois et de sages. La quatrième et dernière se compose de panégyriques des empereurs de la dynastie de Tchou, sous laquelle vivait Confucius.

L'âge d'or de la poésie moderne commence en Chine avec le règne de la grande dynastie des Thang dans le 7^e siècle, et finit au 12^e. Il existe plusieurs collections des poésies du tems des Thang; elles contiennent un grand nombre de pièces qui ne manquent pas d'imagination. En voici une pour échantillon: « Un homme, assis dans une barque et prenant des poissons à l'hameçon, est conduit sur une trace de fleurs de pêcher nageant sur l'eau à un étroit recoin du lac, au bout duquel il trouve un lieu habité par des êtres qui, par la simplicité de leurs mœurs, paraissent avoir échappé dans leur retraite aux persécutions du fameux tyran Thsin chy houang, et n'avoir eu depuis aucune communication avec le reste du monde. De retour de ce petit paradis chinois, le courageux navigateur raconte ce qu'il a vu ou peut-être rêvé, car tous ses efforts pour en retrouver la place furent vains: il avait disparu. » On verra dans cette pièce que je traduis ici, une allusion assez claire à l'incendie des livres qui eut lieu en Chine à la fin du 3^e siècle avant notre ère.

L'anse des fleurs du pêcher.

La fumée des cheminées s'élève çà et là; peu de monde habite ce lieu, Ses mœurs pures sont des restes de la plus haute antiquité; Les arbres et les plantes y croissent tranquillement; aucun impôt ne pèse sur le sol.

De père en fils on y a toujours lu les livres qui n'ont pas été brûlés. Pendant toute la journée, on entend le chant du coq au bord des ruisseaux et dans les recoins des rochers.

Les chiens aboient quand l'aurore rougit les toits de chaume; Oh! si ma barque légère y pouvait retourner!

Je pêcherai volontiers encore pendant dix ans pour d'autres.

Une mine abondante de sujets pour le poète chinois est ce qu'on pourrait appeler l'âge héroïque de la Chine, ou l'époque à laquelle cette contrée se trouvait divisée en plusieurs états indépendans qui se disputaient la souveraineté du territoire. Cependant les Chinois ne possèdent rien qui ressemble à ce que nous appelons un poème épique; les seules narrations métriques qu'on trouve chez eux sont des romans et des morceaux licencieux, dans lesquels la structure des vers est très légère, et privée des signes caractéristiques qui constituent le principal mérite de leur poésie.

Les Chinois ont une multitude de genres, mais celui de la poésie descriptive est le plus répandu chez eux, et celui qui doit avoir le plus d'attrait pour des étrangers. En effet, toute leur langue abonde en expressions figuratives, dérivées des objets les plus frappans de la nature. C'est ainsi que le rêve du printemps et les nuages de l'automne désignent des visions volages et le bonheur: un bien qu'on ne peut obtenir est appelé la réflexion de la lune dans les ondes; des nuages qui obscurcissent le ciel expriment l'ombre momentanée que jettent les détracteurs sur un caractère illustre; la difficulté dans l'exécution est figurée par les herbes entrelacées qui empêchent de marcher: pour indiquer le contentement intérieur, on dit les fleurs du cœur sont en pleine floraison; la vertu d'une femme est appelée le jaspe blanc, le cristal sans tache, la glace froide et transparente: ceux qui courent après le plaisir sont nommés abeilles et papillons parmi les fleurs, etc.

Il y a dans la poésie chinoise un grand nombre d'allusions qui s'appliquent à quelque événement historique ou romanesque, et c'est ce qui en constitue la principale difficulté pour les étrangers, qui ne peuvent la vaincre sans l'aide d'un indigène instruit. Par exemple, l'expression *le cœur répond au luth* désigne s'abandonner à la séduction; elle a rapport à l'histoire d'une jeune fille nommée *Wenku*, aimée par *Szema*, qui lui donna une sérénade, et exécuta sur le luth une chanson appelée *le Phénix cherchant sa compagne*. Cette musique toucha le cœur de la belle au point qu'elle s'enfuit, vers le matin, avec son amant, et laissa les traces de sa fuite le long du sentier encore couvert de rosée.

Pour exprimer l'idée de la reconnaissance d'un bienfait, on se sert de la métaphore de « l'esprit qui noue l'herbe ». Voici l'origine de cette manière de parler; un empereur de la dynastie de Tchou recommanda à son fils de faire enterrer sa maîtresse favorite avec lui, selon l'ancienne habitude des *Seythes*; le fils avait quelque répugnance à exécuter cet ordre cruel, et donna la belle en mariage à un des grands de la cour. Ayant bientôt après une guerre à soutenir contre un fameux capitaine, l'ombre du père de la dame déjà mort lui apparut en songe, et lui promit de le protéger contre son ennemi, en reconnaissance de ce qu'il avait sauvé les jours de sa fille. En effet, le général ennemi fut défait, et quelque agent invisible noua l'herbe sur son chemin; de sorte que, ne pouvant fuir, il fut fait prisonnier.

La poésie chinoise appelle aussi la mythologie fréquemment à son aide; chaque élément de la nature, chaque phénomène, chaque montagne, chaque rivière, chaque forêt a son génie particulier. *Hoci lo* est le monarque du feu; *Loui koung*, le dieu du tonnerre; *Lou chin*, l'esprit de la vague. Mille autres génies peuplent tous les recoins du monde visible. Une divinité intéressante est celle appelée *Yue lao*, ou le vieillard de la lune. Il est chargé de nouer par un fil invisible, et à l'époque de leur naissance, les couples destinés à se marier ensemble: ces liens sont si forts, qu'aucune distance et qu'aucun obstacle, en apparence insurmontable, ne peuvent empêcher l'union finale des deux êtres, dont *Yue lao* a d'avance réglé le bonheur conjugal.

Avec une telle variété de ressources d'imagination, et avec quelques unes des plus belles pages du grand livre de la nature, ouvert sous leurs yeux, il faudrait que les Chinois fus-

sent tout à fait dénués du sens de la poésie pour n'avoir pu trouver matière à des descriptions et des allusions poétiques. Mais les poètes appellent encore une autre classe d'êtres mystérieux à leurs secours ; ce sont des fées, des élus ou immortels qui ont le pouvoir de prendre différentes formes ; tantôt ils paraissent sous celle d'une belle femme, tantôt ils paraissent comme un monstre hideux, etc. Leur plaisir le plus grand est de tenter les adorateurs de Bouddha, et de les faire échouer dans leurs efforts pour parvenir à un plus haut degré de perfection.

Je terminerai cet article déjà un peu long, par un morceau de poésie de deux strophes intitulé *la Pluie fertile*.

Le troisième mois de l'hiver a été le plus souvent clair et doux ;
Une pluie bienfaisante tombe heureusement ;
Les brouillards entourent les hautes habitations dans les montagnes ;
Les gouttes de la rosée remplissent les creux des rochers ;
Le vent printanier pousse des nuages qui obscurcissent le soleil ;
A cette époque, tout bourgeoise et s'épanouit ;
Disons donc à l'agriculteur devant nous :
Ne retarde pas le travail dans les champs occidentaux.

La verdure des osiers ne cache pas encore les sentiers ;
Mais les bois sont déjà remplis de la fleur du pêcheur ;
La nature inanimée paraît sentir le souffle vivifiant,
Et moi, oublierai-je les bienfaits du ciel,
Comme ceux qui, appuyés sur leurs tables, attendent une vieillesse inutile,
Tandis qu'ils n'ont pas fait usage de leurs forces quand il était temps ?
La pluie tombe à grandes gouttes devant ma porte de charpente,
Et moi, marchant ou assis, je suis plongé dans la méditation.

MÉLANGES.

KERNOK LE PIRATE.

TROISIÈME PARTIE.

COMBAT.

L'abordage !... l'abordage,
On se suspend au cordage,
On s'élance des haubans.

VICTOR HUGO. — Navarin.

— « Maître Durand !... des boulets ! — Maître Durand, il vient de se déclarer une voie d'eau dans la fosse aux lions... — Maître Durand, mon bras, tenez, voyez comme ça saigne... Et le nom de maître Durand, le canonier-chirurgien-charpentier de bord retentissait depuis le pont jusqu'à la cale, dominant le bruit et le tumulte inséparables d'un combat aussi acharné que celui qui se livrait entre le brik et la corvette ; et de fait, à chaque volée qu'il envoyait, l'*Epervier* tremblait et craquait dans sa membrure comme s'il eût été sur le point de s'entr'ouvrir.

— « Maître Durand ! des boulets... — La voie d'eau... — Ma jambe, répétaient les voix confuses et pressées.

— « Mais, sacré dieu !... un instant ;... je ne puis pas tout faire :... des boulets à envoyer en haut, une avarie à réparer en bas, vos blessures à regarder ;... il faut commencer par le plus pressé, et puis on s'occupera de vous, tas de braillards ;... car à quoi êtes-vous bons, maintenant ?... vous êtes aussi inutiles qu'une vergue sans voile et sans ralingues.

— « Maître !... des boulets... — Des boulets !... vrai dieu ! quels coups !... si on joue cet air-là encore pendant un quart-d'heure, nous serons à sec de gargousses... Tenez, enfants, et ménagez-les... Ce sont les dernières... »

Alors M. Durand quitta le sac du canonier pour prendre le maillet du calfat, et se précipita dans la fosse aux lions afin d'arrêter la voie d'eau.

— « Sacrebleu !... je souffre bien, dit maître Zéli. Il était étendu par terre dans le faux-pont, à peine éclairé par un fanal soigneusement fermé ; sa cuisse droite ne pendait plus qu'à un seul lambeau ; la gauche avait été entièrement emportée... »

Autour de lui gémissaient d'autres blessés, jetés pêle-mêle sur le plancher en attendant que M. Durand pût quitter le maillet pour le couteau.

— « Sacrebleu !... j'ai soif, continua maître Zéli ;... je me sens faible... C'est à peine si j'entends nos canons parler ;... est-ce qu'ils sont enrhumés. » (Au contraire, les bordées étaient plus nourries et plus éclatantes que jamais ; c'est que l'audition de maître Zéli était déjà affaiblie par les approches de la mort.)

— « Oh ! j'ai soif... dit-il encore, et froid... moi qui avais si chaud tout à l'heure. » Puis, s'adressant à un confrère : « Fais donc attention, toi, le Polonais, qu'est-ce que tu as à te raidir comme ça. Oh ! crê coquin ! est-il laid !... Tiens, voilà ses yeux blancs... »

C'en était un qui expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

— « Durand !... viens donc, cordonne !... cria de nouveau Zéli... viens voir ma jambe, mon vieux... »

— « Je suis à toi dans l'instant ; un coup de mallet encore, et l'avarie que nous avons à la flottaison ne paraîtra pas plus que la trace d'un avion sur la surface de l'eau... Allons, à ton tour ; nous nous sommes donc cognés... »

— « Oui, un peu, répondit Zéli... »

M. Durand décrocha le fanal et l'approcha de maître Zéli, qui grimaça une espèce de sourire, tout fier de la surprise de M. Durand.

— « Tiens, dit le chirurgien-charpentier-canonier, où est ton autre jambe, farceur ?

— « Là haut, sur le gaillard d'avant, encore, peut-être... Allons, débarrasse-moi de celle-ci, car elle me gêne... Oh ! j'ai dit qu'on m'a attaché un boulet de 36 au pied... Oh ! j'ai soif, toujours soif... »

Tout en examinant la jambe de maître Zéli, M. Durand se coua trois ou quatre fois la tête et sifflota fort bas, il est vrai, je crois l'air du *Boulon de rose*, puis finit par dire : Tu es... (ici une épithète), mon vieux... »

— « Ah !... Mais là, vrai, bien... »

— « Oh ! bien... — Alors, si tu es un brave garçon, prends ça... et casse-moi la tête... »

Et il lui tendait son pistolet qu'il avait ôté de sa ceinture... Le docteur le prit, l'arma, et dit à Zéli : « J'allais te le proposer.

— « Merci.

— « Tu n'as pas de commission avant ?

— « Non... Ah !... si, tiens... Voilà ma montre... »

Tu la donneras à Grain-de-Sel.

— « Bien... Allons... »

— « Ah ! j'oubliais ; si le capitaine ne crève pas là-haut comme un mousquet, dis-lui de ma part qu'il a commandé comme un brave... »

— « Bien... Voyons... »

— « Ainsi, tu crois que je suis ce qui s'appelle... »

— « Oui... foi d'homme... Et tu penses bien que je ne voudrais pas faire une farce à un ami... »

— « C'est vrai... Malgré ça, c'est vexant tout de même... Brrr... Quel froid !... Je ne puis presque plus parler... »

Il me semble que ma langue est aussi lourde qu'un morceau de plomb... Tiens, ça tourne... Adieu... vieux... Y es-tu ?

— « Oui... »

— « Ah ça ! ne me manque pas !... Va... me v'là guéri... »

Il tomba.

— « Pauvre... dit M. Durand... Ce fut l'oraison funèbre de maître Zéli... »

M. Durand aurait peut-être désiré terminer toutes ses opérations aussi cavalièrement ; mais ses autres cliens, effrayés de la violence du topique qui avait pourtant si bien réussi à maître Zéli, préférèrent des emplâtres d'étoupe et de graisse que l'honnête docteur appliquait indistinctement à tous et pour tous, avec un supplément de consolations pour les mourans... C'était tantôt : Bah !... après nous la fin du monde... ou bien encore : La prochaine campagne devait être rude, l'hiver froid, le vin mauvais, et une foule d'autres gracieusetés destinées à adoucir les derniers moments de ces pauvres pirates, qui avaient le souci de quitter une honorable existence sans trop savoir où ils allaient... »

M. Durand fut interrompu brusquement au milieu de ses soins spirituels et temporels par Grain-de-Sel, qui tomba comme une bombe au milieu de sept agonisants et de onze morts... »

— « Viens-tu gâter ma besogne, chien, dit le docteur, et le mousse reçut avec cette admonition un soufflet à assommer un rhinocéros... »

— « Non, maître Durand ;... au contraire, on demande des gargousses là-haut, car on vient d'envoyer la dernière volée ;... c'est la corvette anglaise qui tient bon, tout de même ;... elle est ras comme un ponton, et elle fait un feu qu'on ne s'y voit pas... Ah !... et puis j'ai eu un doigt emporté par un biscaïen... Tenez, maître Durand.

— « Veux-tu pas que je perde mon temps à regarder ton égratignure, gredin !... »

— « Merci, M. Durand ; le fait est qu'il vaut mieux ça qu'un bras de moins, dit Grain-de-Sel en entortillant à la hâte son tronçon de doigt dans de l'étoupe. Mais tenez, ajouta-t-il, voilà une pratique qui vous arrive, maître... »

C'était un blessé qu'on descendait dans le faux-pont ; comme il était mal attaché, il tomba, et s'acheva sur le panneau... »

— « Encore un de guéri, dit maître Durand, qui était absorbé, pensant à remédier au manque de boulets... »

— « Des gargousses !... en haut des gargousses ! crièrent plusieurs voix avec un accent de terreur.

— « Sacrebleu !... quand on devrait charger les caronades avec des mousses, on fera feu sur l'Anglaise, s'écria maître Durand en montant rapidement sur le pont... »

Grain-de-Sel le suivait, ne sachant pas si l'intention que le maître avait manifestée de l'employer comme projectile était une plaisanterie ou non, disant en tous cas (fidèle à son système de consolations) : « J'aimerais encore mieux ça que d'être pendu par les Anglais.

— « Maître Durand, et nous ! criaient les blessés d'une voix lamentable, vous nous abandonnez... Ils s'en plaignaient, quel tort !... »

VICTOIRE.

Silence ! tout est fait, tout retombe à l'abîme :
L'écume des hautes mers a recouvert la cime.

VICTOR HUGO. — Navarin.

— « Eh bien !... des boulets, ou nous sommes coulés comme des chiens, cria Kernok à maître Durand, aussitôt que celui-ci parut sur le pont.

— « Pas un, dit le docteur en grinçant des dents... »

— « Que mille millions de tonnerres enlèvent le brik, et rien... rien pour recevoir l'Anglais, qui va nous aborder !... Tiens, sacrebleu ! regarde... »

Et ce disant, Kernok poussa Durand contre le bastingage, qui tombait en morceaux... En effet, quoique la corvette fût horriblement avariée, elle venait vent arrière sur le brik sous un lambeau de sa misaine, tandis que l'*Epervier*, qui avait perdu toutes ses voiles, et ne gouvernait plus qu'au moyen de son foc et de sa brigantine, ne pouvait éviter l'abordage que l'Anglais voulait tenter, étant bien supérieur en nombre.

— « Pas un boulet !... pas un boulet ! Saint-Nicolas, sainte Barbe, et tous les saints du calendrier, si vous ne venez pas à mon aide... » cria Kernok dans un état d'effroyable exaspération, je jure d'aller chamberner et bouleverser vos niches, comme je brise ce compas... Et que le tonnerre m'écrase s'il reste pierre sur pierre, d'une seule de vos chapelles sur toute la côte du Pempoul !

Et le pirate, écumant de colère, avait mis en pièces la boussole qui se trouvait près de lui.

Il paraissait que tous les saints que Kernok implorait si brutalement voulaient se conduire en gens canonisés... Des hommes auraient puni le téméraire, des demi-dieux vinrent à son secours, montrant par là combien leur essence éthérée était supérieure à nos intelligences étroites et rancunières.

Aussi, à peine Kernok eut-il terminé sa singulière et effrayante invocation, que frappé d'une idée subite, d'une idée d'en haut, peut-être, il s'écria, en rugissant de joie : « Les

piastres !... chargeons-en nos pièces jusqu'à la gueule ; cette mitraille-là vaut bien l'autre... L'Anglaise veut de la monnaie, elle en aura, et de la toute chaude, qui, en sortant de nos canons, ressemblera plutôt à des lingots de bronze qu'à de bonnes gourdes d'Espagne... Les piastres !... sur le pont !... »

Cette idée électrisa l'équipage. Maître Durand se précipita dans la soute, et l'on roula sur le pont trois barils d'argent... (300,000 livres environ.)

— « Hourra !... Mort aux Anglais ! » crièrent les dix-neuf pirates qui restaient en état de combattre, noirs de poudre et de fumée, et nus jusqu'à la ceinture pour manœuvrer plus à l'aise... »

Et une sorte de joie féroce et délirante les exalta...

— « Les chiens d'Anglais ne chanteront pas que nous sommes avariés, dit l'un : car cette mitraille-là va bien payer les blessures qu'elle fera.

— « On voit que nous nous battons avec une dame... Sacré dieu ! quelle galanterie !... des boulets d'argent... on soigne la corvette, dit un autre... »

— « Je ne demandais qu'une gargousse comme ça de haute paie, pour m'amuser à Saint-Pol, reprit un troisième. »

Et de fait, on jetait l'argent à poignée dans les caronades ; on les en gorgeait... Cent mille écus y passèrent... »

A peine toutes les pièces étaient-elles chargées que la corvette se trouvait près du brik, manœuvrant de manière à engager son beaupré dans les haubans de l'*Epervier* ; mais Kernok, par un mouvement habile, passa au vent de l'Anglais, et une fois là, se laissa dériver sur lui... »

A deux portées de pistolet, la corvette lâcha sa dernière bordée ; car elle aussi avait épuisé ses munitions ; elle s'était battue bravement et avait fait des prodiges de courage, depuis deux heures que durait ce combat acharné... Malheureusement la houle empêcha l'Anglais de pointer juste, et toute leur volée passa au-dessus du corsaire sans lui faire aucun mal... »

Un matelot du brik fit feu avant l'ordre... »

« Chien d'étourdi, s'écria Kernok ; et le pirate roulait à ses pieds, abattu d'un coup de hache... »

« Et surtout, s'écria-t-il, ne faites feu que lorsque nous serons bord à bord ;... qu'au moment où les Anglais iront pour sauter sur notre pont... nos canons leur crachent au visage, et vous verrez que ça les vexera, soyez-en sûrs ! »

A cet instant même, les deux navires s'abordèrent... Ce qui restait de l'équipage anglais était dans les haubans et sur les bastingages, la hache au poing, le poignard aux dents, prêts à s'élancer d'un bond sur le pont du brik... »

Un grand silence à bord de l'*Epervier*... »

« Away !... goddam !... away ! Lascars, cria le capitaine anglais, beau jeune homme de vingt-cinq ans qui, ayant eu les deux jambes emportées, s'était fait mettre dans un baril de son pour arrêter l'hémorrhagie et pouvoir commander jusqu'au dernier moment... »

« Away !... goddam !... » répéta-t-il... »

« Feu, maintenant, f... ! feu sur l'Anglais, hurla Kernok... »

Alors tous les Anglais s'élancèrent sur le brik... Les douze caronades de tribord leur vomirent à la face une grêle de piastres avec un fracas épouvantable... »

— « Hourra !... » cria l'équipage tout d'une voix... »

Quand l'épaisse fumée fut dissipée, et qu'on put juger de l'effet de cette bordée, on ne vit plus aucun Anglais, aucun... Tous étaient tombés à la mer ou sur le pont de la corvette, tous étaient morts ou affreusement mutilés... Aux cris du combat avait succédé un silence morne et imposant ; et ces dix-huit hommes qui survivaient seuls, isolés au milieu de l'Océan, entourés de cadavres, ne se regardaient pas sans un certain effroi... »

Kernok lui-même fixait les yeux avec stupeur sur le tronc informe du capitaine anglais ;... car la mitraille d'argent lui avait encore emporté un bras... Ses beaux cheveux blonds étaient tout souillés de sang ; pourtant le sourire lui restait sur les lèvres... C'est qu'il était mort sans doute en pensant à elle, à elle, qui, baignée de larmes, allait revêtir de longs habits de deuil... en apprenant sa fin glorieuse... Heureux jeune homme !... Il avait peut-être aussi sa vieille mère pour le pleurer, lui qu'elle avait bercé tout petit enfant... C'était peut-être un avenir brillant qui avait, un nom illustre qui s'éteignait en lui... Quels regrets il devait laisser !... combien on devait le plaindre !... Heureux !... trois fois heureux jeune homme !... que ne devait-il pas à la couleuvrine de Kernok !... d'un boulet elle en avait fait un héros pleuré dans les trois royaumes... Quelle belle invention que la poudre à canon !

Tel devait être à peu près le résumé des réflexions de Kernok ; car il resta calme et riant à la vue de cet horrible spectacle.

Ses matelots, au contraire, s'étaient long-temps regardés avec une espèce d'étonnement stupide... Mais ce premier mouvement passé, le naturel insouciant et brutal reprenant le dessus, tous, d'un mouvement spontané, crièrent : « Hourra ! Vive l'*Epervier* et le capitaine Kernok !

— « Hourra ! mes garçons, reprit celui-ci... Eh bien ! vous le voyez, l'*Epervier* a le bec dur ; mais il faut maintenant songer à réparer nos avaries... Suivant mon estime, nous devons être du côté des Açores... La brise fraîchit ; allons enfants, nétoyons le pont... Et quant aux blessés, quant aux blessés, répéta-t-il d'un air pensif, en frappant machinalement le bastingage avec sa hache d'armes... tu les feras porter à bord de la corvette, maître Durand, dit-il brusquement... »

— « Pour !... demanda celui-ci d'un air interrogatif.

— « Tu le sauras, » répondit Kernok, d'un air sombre, en fronçant ses épais sourcils.

Maître Durand fut remplir les ordres du capitaine, en murmurant : « Que veut-il en faire ?... C'est louche... »

— « Mousse, ici ! » cria Kernok à Grain-de-Sel, qui es-

suivait d'un air triste la montre que maître Zéli lui avait léguée ; car elle était toute couverte de sang... Le mousse leva la tête ; des larmes roulaient dans ses yeux. Il s'avança près du terrible capitaine sans penser à trembler... Une idée fixe

le dominait,....c'était le souvenir de la mort de maître Zéli,.... auquel il était vraiment bien attaché.

— « Tu vas descendre à fond de cale, et dire à ma femme qu'elle peut venir m'embrasser; entends-tu? dit Kernok.

— « Oui, capitaine, » répondit Grain-de-Sel, et une grosse larme tomba sur la montre.

Il disparut aussitôt par le grand panneau, pour chercher Mélie.

Kernok monta avec agilité dans les hunes, examina le grément avec la plus scrupuleuse attention : les avaries étaient nombreuses, mais peu inquiétantes, et avec le secours de mâts et de vergues de rechange, il vit bien qu'il pourrait continuer sa route et regagner le port le plus voisin.....

Grain-de-Sel remonta sur le pont, mais seul.....

— « Eh bien !.... dit Kernok,.... où est donc ma femme, bu-tor ?

— « Capitaine,.... c'est.... que.....

— « C'est que.... quoi ? parleras-tu, chien ?

— « Capitaine,.... elle est dans la cale.....

— « Je le sais bien.... Pourquoi ne monte-t-elle pas, gre-din ?.....

— « Ah ! dam !.... capitaine,.... c'est qu'elle est morte.....

— « Morte,.... morte, » dit Kernok en pâlisant, et pour la première fois, sa figure exprima la douleur et l'angoisse.....

— « Oui, capitaine,.... morte,.... derrière une caisse à eau,.... tuée par un boulet qui est entré au-dessous de la flottaison;.... et ce qu'il y a de drôle, c'est que le corps de madame votre femme.... a bouché juste le trou que le boulet avait fait ;.... sans cela, l'eau entrerait, et le brik était coulé.... Madame votre femme a sauvé l'Epervier, tout de même,.... et il vaut bien mieux ça pour elle que..... »

Grain-de-Sel, qui avait baissé les yeux au commencement de sa narration, ne pouvant soutenir le regard étincelant de Kernok, se hasarda à lever la tête.

Kernok n'était plus là.....

Pendant ce tems, maître Durand avait fait porter les blessés sur la corvette anglaise.

— « Mais pourquoi ne nous laissez-t-on pas à bord du brik ? demandaient-ils avec instance au bon docteur.

— « Mes enfants, je n'en sais rien ; c'est peut-être parce que l'air est meilleur ici.... et dans les blessures graves.... il faut changer d'air.... c'est connu.....

— « Mais, maître Durand, voilà qu'on emporte pour le brik toutes les vergues et les mâts de rechange de la corvette. Comment allons-nous donc naviguer ?

— « Peut-être.... par la vapeur.... répondit M. Durand, qui ne pouvait résister au plaisir de faire une plaisanterie.

— « Tiens.... vous vous en allez.... maître Durand.... et vous aussi, camarades.... Eh bien ! et nous, et nous !.... maître Durand.... maître Durand ! »

Ainsi disaient les blessés assez forts pour crier, mais non pour marcher, en voyant le chirurgien-canonnier-charpentier descendre dans son canot et regagner le brik avec son équipement.

— « Ah.... le plus souvent que c'est pour nous faire changer d'air qu'on nous envoie ici, dit un Parisien qui avait un bras de moins et un biscaien dans la colonne vertébrale....

— « Eh bien ! pourquoi nous y envoie-t-on, Parisien ? demandèrent plusieurs voix avec inquiétude.

— « Pourquoi ?.... dans le but de nous faire crever, pendant qu'ils profiteront de nos parts de prise.... Comme c'est malin !.... Seulement s'ils avaient eu pour deux liards de cœur.... ils auraient fait une trouée dans la cale.... pour nous couler.... au lieu de laisser ici de bons enfants s'entre-dévorer comme des requins.... Ça sera dans le genre du Golin que j'ai vu au Mont-Thabor chez M. Franconi (Ici sa voix commence à s'affaiblir) ; car je viens de leur entendre dire qu'il ne restait pas de vivres à bord de la corvette, et que c'est en partie pour s'en procurer qu'elle nous avait donné la chasse. C'est vexant tout de même de mourir quand on est riche.... car avec ma part de prise.... je m'en serais joliment donné à Paris.... Dieu ! la Chaumière.... le Wauxhall.... l'Ambigu.... et les demoiselles !!! Ah oui.... c'est vexant ; car maintenant, le tems de nouer une garette, et je serai cuit..... »

Le Parisien avait deviné juste. L'Epervier fut bientôt loin du lieu du combat.

LES DEUX AMIS.

Un' âme si rare et exemplaire ne couste-t-elle non plus à tuer qu'un' âme populaire et inutile.

MONTAIGNE, l. II, ch. XIII.

C'est une bonne auberge que l'auberge de l'Ancre d'or, à Plonezoch ; près de la porte s'élèvent deux beaux chênes verts et touffus qui ombragent des tables de noyer toujours engageantes, tant elles sont soigneusement cirées ; et comme l'Ancre d'or est placée dans la grande place, il n'y a pas de coup d'œil plus animé, surtout à l'heure du marché par une belle matinée de juillet.

Aussi deux honnêtes compagnons, deux appréciateurs de cette heureuse localité avaient pris racine devant une de ces tables si luisantes et si polies ; ils causaient de choses et d'autres, et la conversation devait durer depuis longtemps, car un bon nombre de bouteilles vides formaient un imposant et diaphane rempart autour des interlocuteurs.

L'un pouvait bien avoir 60 ans ; il était fort laid, fort brun, fort trapu, et de larges et longs favoris tout blancs tranchaient d'une manière bizarre avec son teint basané. Il était vêtu d'un vaste habit bleu grotesquement taillé, d'un large pantalon de toile et d'un gilet écarlate aux boutons à ancras, trop court au moins de six pouces ; enfin un immense col de chemise raide et empesté se dressait menaçant, bien au-dessus des oreilles de ce personnage. En outre, de larges boucles d'argent brillaient à ses souliers, et un chapeau vernis, impertinamment posé sur le côté de sa tête, achevait de lui donner un air crâne et coquet qui contrastait singulièrement avec son âge avancé. Au reste, il était évidemment en toilette et paraissait gêné dans ses atours.

Son ami, d'une mise moins recherchée, paraissait beaucoup plus jeune. Une veste et un pantalon de drap composaient toute sa parure, et une cravate noire, nouée négligemment,

permettait de voir son cou nerveux, qui supportait une figure hâlée, mais riante et ouverte.

« Vienne la Saint-Saturnin ! dit-il, en frappant légèrement le fourreau de sa pipe sur la table pour en faire sortir toute la cendre ; vienne la Saint-Saturnin, et il y aura vingt ans que l'Epervier.... (ici, il ôta sa toque de laine à carreaux rouges et bleus) que notre pauvre brik aura mouillé pour la dernière fois dans la baie de Pempoul, sous le commandement de feu M. Kernok.... » Et il soupira en secouant la tête.

— « Comme le tems passe ! reprit l'homme au grand col de chemise, en avalant un énorme verre d'eau-de-vie ; il me semble que c'est hier, n'est-ce pas, Grain-de-Sel ? Et je t'appelle toujours Grain-de-Sel entre nous, parce que tu me l'as permis, mon garçon.... Eh !.... eh !.... cela me rappelle notre bon tems.... » Et le vieillard se prit à rire doucement.

— « Sacrédiu ! ne vous gênez pas, M. Durand ; vous êtes un ancien, vous.... un ami de ce pauvre M. Kernok.... » Et il leva encore les yeux au ciel en soupirant.

— « Que veux-tu ? mon garçon, quand vient l'heure de dé-raper, dit M. Durand, en humant, avec un long sifflement, une goutte de vin qui restait au fond de son verre vide depuis long-tems, quand la Camarde nous tient à pic.... il faut bien que le câble cède.... C'est ce que je disais toujours à mes malades, à mes calfs, ou à mes canonnières.... car tu sais.... »

— « Oui, oui, je sais, maître Durand, répondit aussitôt Grain-de-Sel, qui tremblait d'entendre l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier de l'Epervier recommencer le récit de ses triples exploits ;.... mais c'est plus fort que moi.... ça me fend le cœur quand je pense qu'il y a encore un an, ce pauvre M. Kernok était là-bas dans sa ferme de Treheurel et que nous fumions tous les soirs une vieille pipe avec lui.

— « C'est vrai.... Dieu de Dieu ! quel homme ! Grain-de-Sel ; était-il aimé dans ce canton !.... Un malheureux matelot lui demandait-il quelque chose, il l'obtenait à l'instant. Enfin, depuis vingt ans qu'il s'était retiré des affaires pour vivre en bourgeois, il n'y avait qu'une voix sur sa bienfaisance.... Et puis, quelle respectable figure lui donnait ses grands cheveux blancs et son habit marron ! Avait-il l'air bonhomme quand il portait sur son dos les petits enfants du vieux Kerisot le canonnier.... ou qu'il leur faisait des bateaux de sureau !.... Seulement, moi, je faisais toujours un reproche à ce pauvre Kernok, c'était de donner dans la.... »

Ici maître Durand dit un mot mystérieux à l'oreille de Grain-de-Sel, qui reprit en souriant d'un air d'incrédulité.

— « Ah ! parce qu'il était marguillier ! Bah ! c'était pour tuer le tems.... Mais avouez tout de même qu'il représentait joliment, dans son banc de chêne, avec ses gants blancs et son jabot, les jours de fête de la paroisse de Saint-Jean-du-Doigt.

— « J'aimais mieux le voir sur son banc de quart, une hache à la main et sa corne d'amarce en sautoir, répondit l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier en remplissant son verre.

— « Et à la procession, donc, maître Durand,.... quand il rendait le pain bénit, se dandinait-il avec son cierge, qu'il voulait toujours tenir comme une épée.... malgré les leçons de l'enfant de chœur !.... Mais ce qui désolait surtout M. le curé, c'est que le capitaine Kernok chiquait tant, qu'à la messe il crachait sur tout le monde.... »

— « Ça le désolait.... ça le désolait.... c'est donc pour ça qu'il a embêté mon vieux camarade pour lui faire laisser au presbytère vingt arpens de ses meilleurs prés.... »

Ici Grain-de-Sel allongea beaucoup sa lèvre inférieure en clignant des yeux, regarda maître Durand de l'air le plus fin, le plus malicieux, le plus narquois qu'il lui fût possible d'im-proviser, en secouant la tête d'un air négatif....

— « Sacrebleu !.... je le sais bien, répéta maître Durand presque offensé de la pantomime de l'ancien mousse.

— « Allons, allons.... soyez calme, maître Durand, reprit celui-ci ; ce n'est pas au curé qu'il a fait cette donation.... »

Ici une pause, ici l'étonnement de maître Durand se manifesta par l'écarquillement excessif de ses paupières et par l'absorption d'un glorieux verre de vin....

— « C'est, dit Grain-de-Sel, c'est..... à la nièce du curé. Ah !

— « Ah ! le vieux farceur,.... le vieux farceur, murmura maître Durand en poussant un éclat de rire tout homérique ;.... je me m'étonne plus s'il était marguillier et s'il rendait le pain bénit..... »

Et il se laissa aller avec Grain-de-Sel à des élans de gaieté si bruyants, que des chiens qui passaient en aboyèrent.

— « Ce qu'il y a de vexant, reprit Grain-de-Sel après avoir beaucoup ri, c'est que toute la fortune de M. Kernok retourne au gouvernement, et cela parce qu'il n'a pas fait de testa-ment..... »

— « Fallait y penser ?... et qu'est-ce qui pouvait prévoir cet accident-là ?

— « Vous l'avez vu, vous, après la chose.... n'est-ce pas, M. Durand ? car moi, j'étais allé à Saint-Pol.... »

— « Sûr que je l'ai vu.... Figure-toi, mon garçon, qu'on vient me dire : Monsieur Durand, ça sent le brûlé chez M. Kernok.... mais un drôle de brûlé !.... Il était, ma foi,.... huit heures du matin, et personne n'osait entrer dans sa chambre ;.... ils sont si bêtes !.... J'y entre, moi, mon garçon, et.... »

— « Ah ! mon Dieu ! tiens, donne-moi à boire, car ça me fait mal toutes les fois que j'y pense.... »

Il se remit un peu par un large trait d'eau-de-vie, et continua.

— « J'y entre.... et figure-toi que je manque d'être suffoqué.... en voyant le corps de mon pauvre vieux Kernok tout couvert d'une large flamme bleue qui courait de la tête aux pieds, tout juste comme la flamme du punch.... »

— « Je m'approchai, je jetai de l'eau ;... bah !... il brûlait plus fort.... car il était à moitié cuit.... »

Grain-de-Sel pâlit.

— « Ça t'étonne, mon garçon ; eh bien ! moi, je m'y attendais.... je l'avais prédit.... »

— « Prédit !.... »

— « Oui.... Il buvait trop d'eau-de-vie.... et je lui disais toujours : Mon vieux camarade, tu finiras par une concussion inventée, » dit maître Durand avec importance en appuyant sur chaque mot et en gonflant ses joues.

Il voulait dire une combustion instantanée, solution exacte

et vraie de la mort de Kernok, donnée par un médecin de Quimper, fort habile homme, qu'on avait mandé un peu tard.

— « Et ça ne vous fait pas trembler, monsieur Durand ? » dit Grain-de-Sel, qui voyait avec peine l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier prendre la même direction que son défunt capitaine.

— « Moi, c'est bien différent, mon garçon.... je coupe mon eau-de-vie avec du vin ;.... et il la buvait pure, le vieux lascar.... »

— « Ah !.... répondit Grain-de-Sel, peu convaincu de la tempérance de M. Durand.

— « Tiens,.... dit celui-ci.... en voilà un qui mourra dans la peau d'un voleur si on ne l'écorche pas tout vif.... »

Et il montrait un grand homme sec et mince, à uniforme bleu brodé d'argent, qui traversait la place. — « Que je voudrais être à bord avec ce.... là.... lui les bras attachés à une échelle de hauban, le dos nu.... et moi une bonne garette à la main.... Quand je pense que pour avoir passé par les mains de ce gueux-là.... nos parts de prise ont diminué de neuf dixièmes ; qu'au lieu d'avoir les soixante mille francs qui me font vivre depuis vingt ans, je devrais peut-être avoir un million.... et que ce pauvre vieux Kernok n'a eu en tout que 200 mille francs.... sur les tonnes d'argent qui nous revenaient du trois-mâts espagnol ! — Bah ! reprit Grain-de-Sel, un peu plus, un peu moins.... J'ai tout de même été bien content de quitter le métier avec ce que j'ai eu.... et de pouvoir m'acheter un chasse-marin pour faire le cabotage.... »

— « Mais c'est depuis que je ne vois plus ce pauvre M. Kernok, que quelque chose me manque.... — A propos, reprit M. Durand.... je crois que voici bientôt l'heure du service.... que nous lui faisons faire à Saint-Jean-du-Doigt.... à ce pauvre vieux.... »

Grain-de-Sel tira une montre d'argent d'au moins un pouce d'épaisseur....

— « Vous avez raison, M. Durand, il est dix heures.... Puis, allongeant sa montre attachée avec soin à une longue chaîne d'acier renforcée d'un cordonnet noir.... « Tenez, la reconnaissez-vous ? dit-il au maître.... — Si je la reconnais.... c'est celle que ce pauvre Zéli m'a dit de te remettre.... le jour du combat de l'Epervier contre la corvette.... Pauvre Zéli !.... je le vois encore.... me tendant la main, et me disant : Tiens ;.... c'est pour Grain-de-Sel.... Adieu,.... vieux ;.... ne me manque pas.... »

— « Sacrebleu ! dit le vieillard tout ému, ça me fait plus de peine en y pensant maintenant, que ça ne m'en a fait dans le moment..... Pauvre Zéli.... » Et la tête de M. Durand retomba dans ses mains calleuses et ridées....

Grain-de-Sel paraissait absorbé par un douloureux souvenir, et considérait la montre....

— « Ça nous fait cinq litres et une bouteille d'eau-de-vie, dit l'aubergiste, son bonnet à la main, et inquiet du séjour prolongé des deux marins. Paie-toi là-dessus.... dit Grain-de-Sel, en lui jetant une pièce d'or.... »

Et donnant le bras au vieux Durand, il gagna avec lui la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt.

LE PRONE.

— Eloigne-toi, Satan !
— Arrête, vil manœuvre !
— Bête infernale, t'en iras-tu ?
— Lâcheras-tu ?

HOFFMAN. — L'Homme au sable.

Bientôt arrivèrent Grain-de-Sel et maître Durand. A leur aspect, toutes les têtes s'inclinèrent, et nos deux gentilshommes ne répondirent que par un salut protecteur à ces marques de déférence.

Enfin, la porte s'ouvrit ; chacun se rua, se heurta, se cou-doya et chacun fut casé.

Le soleil dardait joyeusement ses rayons dorés à travers les vitraux colorés de la chapelle, et venait réfléchir leurs mille nuances sur le banc de chêne noir et poli, tout chargé de lourdes sculptures.... sur le banc où s'épanouissait Kernok aux jours solennels.... Hélas ! qu'il était bien ! avec quelle dignité calme il étalait son immense jabot et son habit marron ! Avec quelle adresse il dérobait sa chique à l'œil scrutateur du curé ! Avec quel air de composition il fermait les yeux, feignant de prier et de se recueillir, alors que le prône du prédicant l'affectait de la plus agréable somnolence !

Et il fallait que le souvenir de cette figure vénérable fût encore bien présent à la pensée de Grain-de-Sel et de M. Durand ; car ils s'arrêtèrent immobiles devant le banc d'œuvre....

— « Je crois toujours le voir.... dit M. Durand,.... et moi aussi répondit Grain-de-Sel. »

Une rumeur sourde annonça l'arrivée de M. Karadeuk, le desservant de la paroisse....

Il officia....

Après l'office, M. Karadeuk monta en chaire....

Alors les fidèles saisirent ce moment pour éternuer, tousser, se moucher, bâiller, soupirer, se tourner et se retourner....

Puis on fit silence.... mais grand silence....

Le prédicateur s'avança sur le bord de sa tribune, y étala des mains osseuses et velues ; ses yeux brillaient sous ses é-paix sourcils roux, et sa bouche grimaçait un singulier sourire

puis il commença....

« Mes chers frères, apprehendi te ab extremis terræ et à longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te ; ne timeas, quia ego tecum sum..... »

Comme l'auditoire se composait de Bas-Bretons renforcés, cet exorde fit peu d'effet....

« Oui, mes frères.... ce qui veut dire : Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre ; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés ; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté ; ne crains rien.... parce que je suis avec toi..... »

« Or, mes frères, ces paroles peuvent s'appliquer au vertueux, au digne, au respectable vieillard que nous pleurons tous ; en un mot à monsieur Barbe-Nicolas Kernok, ancien négociant..... »

Ici Durand donne un premier coup de coude à Grain-de-Sel, qui, se prenant le nez entre le pouce et l'index, laisse échapper une espèce de mugissement sourd et de rire étouffé.

« Hélas ! mes frères, reprit le curé, cet ancien négociant,

ce Kernok, c'était aussi un agneau éloigné du bercail ! Cet agneau était aussi dans des pays éloignés... et la Providence l'a pris par la main.....

— Par la pite, dit le vieux Durand.

— « Comparer le capitaine Kernok à un agneau ! » répondit Grain-de-sel, en mettant sa toque devant sa figure.

Le prédicateur continuait nonobstant.....

— « La Providence, mes frères, lui a dit aussi : *Elegi te, non abjeci te*... je t'ai choisi et je ne t'ai pas rejeté, quoique ta vie ait été agitée... »

— « Il appelle ça agitée, » murmura Durand, en donnant un second coup de coude à Grain-de-sel, qui riposta avec la même énergie, c'est-à-dire d'une force à enfoncer deux côtes à l'ex-charpentier-chirurgien-canonnier... Oh ! ils se comprenaient.

« ... Oui, mes frères, agitée... Mais après avoir navigué sur une mer orageuse, la poupe de son esquif atteignit un rivage de paix et de repos... »

— « La poupe !... ça parle marine, dit Durand d'un air méprisant ; la proue, donc... la proue... sacristain ! »

Le curé jeta un regard méprisant sur Durand, et répéta avec entêtement et intention : « La poupe de son esquif atteignit... un... que... quoi... et... pour... »

Bientôt sa langue s'embarassa ; il pâlit, ses yeux si brillants devinrent ternes, et de son doigt décharné il montrait le banc d'œuvre avec une expression de terreur graduée.

Tous les paroissiens suivirent la direction du regard du saint homme : quel effroi !

En trois minutes, l'église fut vide... je le crois bien...

Du banc d'œuvre ils avaient vu surgir tout-à-coup PLIK !! et PLOK !!

— « Ah ! vous voici !... » dirent Grain-de-sel et Durand en grinçant les dents...

Et PLIK et PLOK baissèrent la tête d'un mouvement simultané, comme deux automates mus par le même ressort...

Mais trois nouveaux acteurs vinrent prendre part à la scène terrible qui se préparait ; c'étaient le cacou, la sorcière de la côte de Pempoul, et l'idiot avec sa tête de cheval que le tems avait jaunée.....

Tout à coup les portes de l'église se fermèrent avec violence... le ciel devint sombre, et à la lueur blafarde des éclairs on put voir M. Karadeuk qui, le bras tendu, les yeux fixes et ouverts, dans un état d'immobilité parfaite, paraissait cloué dans sa chaire.

(Fin.)

SOUVENIRS D'UN SOLDAT.

RIEGO.

Des de el Betico mar al Ybero
Y del Ybero al helado Pyrene,
O gran Riego, tu nombre resuene,
Digase tu heroismo sin par.

HYMNE PATRIOTIQUE.

Souvent persécuté, jamais persécuteur.
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.

CHÉNIER.

Ferdinand VII était à Cadix, buvant, mangeant et dormant ; mais M. Ouvrard veillait pour lui. La trahison du comte de l'Abisbal, les capitulations de Morillo et de Ballesteros, qui font tant d'honneur au munitionnaire-général, avaient jeté le trouble et le découragement parmi les députés aux cortès ; et non loin de leur palais, le banquier-diplomate rôdait, la bourse à la main. C'était du luxe ! Divisés (car les uns voulaient plus, les autres moins que la constitution), soutenus seulement par la classe éclairée si peu nombreuse en Espagne, que pouvaient-ils contre une armée étrangère, forte de l'appui des masses ? Dans le pressentiment que le pouvoir leur échapperait bientôt, ils oubliaient presque qu'ils l'avaient encore, et, pour retarder leur chute, faisaient tout juste ce qui devait la précipiter, selon l'usage des gouvernements à l'agonie.

C'est alors que Riego voulut tenter un dernier effort. Sui-vi d'un bataillon d'élite de la milice de Madrid et de quelques officiers anglais, il reparut tout-à-coup dans cette belle Andalousie, théâtre de sa gloire. Là, naguère, simple colonel, inconnu la veille, il avait joué le rôle de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe : il avait vaincu un roi. Seul, l'épée dans le fourreau, il s'était présenté aux bataillons de Ferdinand, et d'un souffle il avait renversé le vieil échafaudage de la monarchie de Philippe V. Aussi disait-on déjà, par toute l'Espagne, qu'à l'aspect de Riego, l'Andalousie venait de se lever en masse, que les miliciens nationaux l'avaient proclamé leur général, et que de tous côtés les troupes de ligne, violant les capitulations, couraient se ranger sous ses drapeaux. La campagne allait donc traîner en longueur, triste nouvelle pour notre régiment fort ennuyé de faire à Madrid un service de gendarmerie. Il y eut redoublement de coups de plat de sabre sur les épaules des royalistes et des moines de toutes cou-lurs...

Le 2 octobre, dès six heures du matin, toute la populace s'agitait, comme au jour d'un combat de taureaux. Personne dans les marchés, point de gallegos auprès des fontaines, ni de mendians couchés à la porte des églises.

— « Que Jésus, Marie et Joseph vous protègent, me dit don Tadeo de la Puebla, qui accourait tout effrayé dans ma chambre ! voici une terrible journée qui se prépare. Tous les domestiques de la maison ont déserté ; et j'ai vu Toribio cacher en partant son couteau de cuisine sous son manteau.

— Aussi pourquoi diable votre seigneurie a-t-elle des domestiques absolutistes ?

— Tous les domestiques le sont.

— Rassurez-vous ; on a doublé les postes, et il y a un bataillon de garde à la porte de la prison pour empêcher les aristocrates d'incarcérer la noblesse.

— N'importe ; je viens d'envoyer ma femme et mes filles au couvent del Carmen ; et quant à vous, je ne vous quitte pas.

Evidemment mon hôte craignait encore plus pour lui que pour moi, quoique sous son uniforme de colonel honoraire il

affectât une contenance martiale. Pendant la guerre de l'indépendance il avait sacrifié une partie de sa fortune et combattu pour le roi, ce qui lui avait valu cinq ans de galères au retour de Ferdinand. Député aux cortès de 1820, il passait pour libéral ; mais, dans un libéral espagnol, il y a de l'étoffe pour trois royalistes français. Moi, qui ai eu le tems de connaître don Tadeo, je puis certifier que son libéralisme n'eût pas effarouché M. de Polignac. Il n'en risquait pas moins d'être pendu, et il le fut en effet, mais après l'amnistie.

Nous nous hâtâmes de monter à cheval. Déjà la Calle-Mayor regorgeait de populace. Là se pavanaient les volontaires royalistes dans leurs uniformes primitifs : marchands de limonade demi-nus et aux chapeaux bariolés de rubans, valets déguenillés et armés de piques, enfin des *aguadores* qui avaient échangé leurs petits tonneaux de cuivre contre des escopettes rouillées. Aux hurlemens de ces *gallegos*, à leurs habits de laine brune, à leur démarche pesante et aux longues rapières qui battaient sur leurs jambes noires et velues, on eût dit des ours dressés sur leurs pattes et armés en guerre. Des cabriolets de place remplis de femmes et d'enfants, des bandes de *manolos* la veste sur l'épaule, la tête couverte de mouchoirs rayés et le bâton à la main, roulaient, se précipitaient en désordre vers les portes de la ville. Ce jour-là on devait amener au séminaire des nobles quatre prisonniers. Dans les cabarets, le Trapiste l'avait dit confidentiellement à qui voulait l'entendre, et le peuple se promettait bien de faire en sorte qu'ils n'arrivassent pas jusqu'à leur prison. Aussi quand on trouva les portes fermées et gardées par de forts détachemens français, quelle fureur ! quelles imprécations ! Sur la terrasse du palais je pus jouir de toute la beauté du spectacle. A ma droite, vers la porte de San-Vicente, des pelotons de grosse cavalerie, allant et venant comme le piston d'une machine à vapeur, refoulaient des flots de populace monarchique. C'étaient des cris, des hurlemens mêlés au fracas d'une grêle de pierres qui rebondissaient sur les ventres de fer de nos cuirassiers. A la faveur du tumulte, quelques *manolos*, plus hardis que les autres, escaladaient les barrières pour rejoindre les bandes de paysans qui, des villages voisins, accouraient, leurs curés en tête ; la campagne en était noire. Au-dessus des rangs flottaient les manteaux blancs des moines qui galopaient d'une troupe à l'autre comme des aides-de-camp un jour de bataille. Enfin quelques prêtres arrivent bride abattue, et levant en l'air leurs larges chapeaux ; alors un hurra épouvantable : « Meure, meure Riego !

Sur la route qui serpente, au milieu d'un nuage de poussière où brillaient les sabres et les baïonnettes d'une nombreuse escorte, c'était bien lui. « Le voilà ! le voilà ! » Et la foule se pressait, se dressait sur les tertres qui bordent le chemin. « Le voilà dans cette charrette, lui et ses compagnons ! »

La charrette, couverte de toile et traînée par des mules, passa sous les murs du palais, en face de ce balcon où, peu de tems avant, on avait vu Ferdinand prendre sur ses lèvres royales un cigare à demi fumé, et l'offrit gracieusement à Riego en disant au peuple : « Voici mon meilleur ami. »

Un des prisonniers se pencha en dehors de la voiture pour regarder, et les cris redoublèrent : « Meure Riego ! Malédiction à l'infâme ! Vive la religion ! A bas les nobles ! Meure, meure Riego ! » Au même instant mille bras se lèvent, et ce peuple que nous avions pacifié s'élance sur l'escorte ; mais nos troupes débouchent de toutes parts, et les curés désarçonnés roulent pêle-mêle avec leurs paroissiens. Toribio, son couteau entre les dents, grimpa déjà sur la charrette. D'un coup qui lui grave le pommeau de son sabre dans la joue, je le renverse ; mais il se relève aussitôt, et, se cramponnant au brancard, de rage, il enfonce son couteau dans la croupe d'une mule : « *Es sangre tambien*, dit-il ; c'est toujours du sang. »

Toute la cavalerie entoura les prisonniers. Derrière, les clameurs continuaient de plus belle ; la foule s'enflait, nous pressait de plus en plus ; mais la porte de la prison eut le tems de s'ouvrir et de se refermer.

Quand Riego traversa la cour, tous les officiers français le saluèrent. Sa taille petite, mais bien prise, son air calme et noble sans affectation, son front large, ses joues jaunes et creuses, son regard d'aigle nous rappelèrent les portraits de Bonaparte premier consul. Il était vêtu d'une redingote bleue, et paraissait fatigué. Il n'y avait dans sa chambre ni lit ni chaises : il se coucha par terre. Deux de ses compagnons fumaient tranquillement appuyés contre la muraille ; mais le troisième, en uniforme anglais, les cheveux et le visage aussi rouges que son habit, se démenait comme le diable dans un bénitier :

— « Serai-je pendu aussi, Messieurs ? nous demandait-il. Je ne dois pas être pendu. Nous avons été arrêtés par des paysans, mais après que les Français eurent battu le général et parce qu'ils l'avaient battu. » Et il répétait toujours : « Pas pendu ; prisonnier des Français qui ont battu le général. »

A la fin, Riego ennuyé :

— « Major Billing, que veniez-vous chercher en Espagne ? Des aventures, m'avez-vous dit. Eh bien ! débarqué le 16, vous êtes battu le 18, pris le soir, et maintenant on va vous pendre. En voilà des aventures. Ne vous plaignez donc pas. »

Puis, se levant, il nous parla de Dijon, où il avait été longtemps prisonnier de guerre. « C'est là, nous dit-il, que j'ai appris le peu que je sais. » Il nous demanda ensuite des nouvelles de Cadix ; et, comme nous lui répétions les bruits du jour, que Ferdinand avait écrit au duc d'Angoulême, lui promettant de proclamer une amnistie générale et de jurer une charte semblable à la nôtre.

— « Oh ! nous répondit-il, pour jurer, tant qu'on voudra ; mais quant à l'amnistie, c'est une idée libérale. Ici le bourreau est royaliste. » Dans ce moment, les hurlemens de la populace retentirent, et il s'écria : « Ah ! Messieurs, qu'avez-vous fait ! » et ses traits prirent une expression indéfinissable de mélancolie ; croisant les bras sur sa poitrine et baissant la tête :

« C'est fini pour aujourd'hui... Plus tard, certainement, plus tard... J'ai commencé trop tôt, je me suis trompé ; mais il est beau de se tromper ainsi... D'ailleurs il fallait faire le premier pas... Ma mort sera féconde. »

L'Anglais écoutait la bouche béante. Les deux aides-de-

camp ne témoignaient aucune émotion ; peut-être ne comprenaient-ils pas, car devant nous Riego ne parla que français. Ce sont ses propres paroles qu'on vient de lire : je les ai écrites en rentrant chez moi.

A l'heure de la promenade, le Prado était désert. Excepté dans les bas quartiers, Madrid semblait en deuil. Un mendiant, qui, selon la coutume, réunissait sans doute à sa profession celle de messenger d'amour, m'attendait à ma porte. Il me glissa mystérieusement une lettre et disparut. Point de signature, une écriture de femme ; je crus que c'était un billet doux. En voici la traduction : « Abandonnez-vous au bourreau votre prisonnier ? S'il périt, gloire au martyr ! mais honte à vous, Français, et damnation éternelle ! »

— « Il périt, s'écria don Tadeo, prions pour lui ! »

Alors le vieux colonel se mit à genoux avec sa femme et ses filles, pour réciter les prières des agonisants. Depuis la restauration, mon régiment avait stationné bien souvent dans les églises ; et jamais prédicateur académicien, jamais archevêque doré n'avaient fait sur moi la moindre impression ; cependant cette scène religieuse m'émut. J'entends encore la voix grave et solennelle de mon hôte, improvisant après la prière l'oraison funèbre de Riego. Il disait les vertus chrétiennes du malheureux général, sa dévotion à la mère de Dieu, son humanité envers les prisonniers français pendant la guerre de 1809 ; sa clémence pour les *serviles*, après l'insurrection royaliste du 7 juillet : « Le roi désignait déjà les conspirateurs à la vengeance des miliciens, lorsque Riego parut. Il arrêta, lui, l'effusion du sang, et on va le tuer ! »

— « Notre Seigneur aussi n'avait fait que du bien, et il fut crucifié, répondirent les femmes. »

— « Que par les mérites de notre Sauveur, Dieu te fasse donc miséricorde, mon brave camarade, s'écria le vieux colonel ! » Ensuite, d'un ton plus calme, il nous rappela quelques beaux traits de la vie de Riego, son patriotisme, son courage désintéressé. L'Espagne libre, il ne désirait plus rien. Sans ambition, d'un caractère mélancolique, il semblait, après le rétablissement de la constitution, avoir rempli sa tâche. On le voyait toujours aux cortès, silencieux, immobile, la tête inclinée sur sa poitrine ; ce qui avait fait dire un jour au comte de Toreno, son ami : « Regardez donc le général ; n'a-t-il pas déjà l'air d'être pendu ? »

Se souvenir était devenu pour don Tadeo un fâcheux pré-sage que j'essayai en vain de combattre, une superstition. Je ne fus pas tenté d'en rire.

Sur la place de la Cebada, on a dressé deux piliers de bois couronnés par une traverse qui les unit. Des milliers de spectateurs en guenilles se pressent aux fenêtres des maisons dont les lignes irrégulières dessinent la place, et sur les toits des barraques sales et noires qui l'encombrent. Avec des juges comme Castejar, les procès politiques vont vite et bien. Depuis trois jours, Riego est en chapelle. Avant le supplice, on le fait mourir de faim et de soif. Cependant ce matin on lui a donné à boire ; mais c'est une potion mêlée d'opium. On craint qu'il ne meure avec courage.

Ses deux aides-de-camp, attachés sur des ânes, sont déjà arrivés au pied de la potence, entre deux files de pénitents qui tiennent à la main des cierges de cire verte, et brillent des litanies. Entendez-vous ces clameurs parmi la populace ! Les patients se révoltent contre la mort et luttent avec les bourreaux ; il y a un horrible combat sur l'échafaud. Les soldats de police croisent la baïonnette, et bientôt en voit hisser et se balancer en l'air deux cadavres, les yeux et le ventre crevés.

Non loin est Riego, assailli d'outrages. Une mule boiteuse l'a charrié jusque-là dans un grand panier de jonc. Plié en deux, les genoux fortement garottés contre la poitrine, ses jambes pendent en dehors, serrées dans de longs morceaux de bois qu'elles traînent depuis la prison.

Il dort.

Sur l'échafaud, quand on lui passe la corde autour du cou, il fait un mouvement, il semble s'éveiller. Mais à peine a-t-il ouvert les yeux que le bourreau le saisit, se précipite, et tourne avec lui dans l'espace qui sépare les deux poteaux. Tandis que les valets tirent la victime par les pieds, à cheval sur ses épaules, il lui prend les cheveux d'une main et de l'autre le soufflette ; puis, avant de sauter à terre, il lui crache au visage ; et le peuple applaudit.

Le soir il y eut bal sur la place de la Cabada, et le trapiste prêcha, mais trop bien ; il était ivre-mort. Quelques membres de la municipalité, entre autres Toribio, récemment nommé *regidor*, des brigands de la foi en habits de général et nus-pieds, des marchandes d'herbes, des moines et des filles publiques dansaient à la lueur de grands feux. On brûlait des meubles pillés chez quelque constitutionnel du voisinage. Les flammes qui projetaient une teinte rougeâtre sur la figure des danseurs, leur joie féroce, leurs contorsions et leurs cris, c'était comme ces fêtes de sauvages si bien décrites par Cooper. En revenant, je vis des officiers *realistas* (royalistes), ou plutôt, comme on les appeloit, *realeros* (voleurs de réaux), sortir de l'auberge de l'Ange. Ils vociféraient : « Au diable la constitution ! Maintenant nous sommes véritablement libres. » Ils avaient bien soupé et s'en allaient sans payer, emportant dans leur poche l'argenterie de l'aubergiste. Au milieu d'eux un homme en uniforme de maréchal de France criait : Vive le roi absolu ! plus fort que les autres. C'était le fameux Bessières, le royaliste par excellence, que ce même roi absolu fit fusiller quelques mois après, sans jugement.

La fête se prolongea fort avant dans la nuit ; mais les constitutionnels avaient barricadé leurs maisons, et nous faisions bonne garde. Vers trois heures du matin, on n'entendit plus dans les rues que le pas des patrouilles et le *Qui vive* de nos vedettes. Seul à mon poste, je pensais à ce que nous étions venus faire en Espagne, à cette canaille qui commençait si dignement son règne, au brave et malheureux Riego. Au moins, me disais-je, il ne nous a pas vus là. Mais une voix secrète, une espèce de remords, me répondait qu'il aurait dû nous y voir. J'étais triste et presque honteux.

Quand Prosper vint me relever : « Ma foi ! mon cher, me dit-il gaiement, tu n'auras plus besoin de mettre au violon mon vénérable hôte don Lorenzo Castejar. Ce matin sa femme l'a trouvé mort dans son lit. »

LA FILLE D'AUBERGE.

Quelle est cette pauvre fille dont les yeux hagards décèlent un cœur trop agité pour s'épancher? Elle ne pleure pas, cependant souvent elle pousse un profond soupir; elle ne se plaint jamais, mais son silence renferme l'uniformité d'un chagrin invétéré.

Elle ne cherche à attirer sur elle aucune compassion, elle ne réclame aucun secours; le froid et la faim n'excitent pas ses sens; à travers ses vêtements en lambeaux, le vent de l'hiver souffle le froid sur son pauvre sein flétri, demi-nu, et ses joues ont les couleurs livides et pâles du désespoir.

Cependant le jour n'est pas loin où la pauvre fille fut gaie et heureuse; les voyageurs se rappellent qu'il n'existait pas une jeune fille aussi aimable, aussi enjouée que Mary.

Son activité joyeuse enchantait ses hôtes, tandis qu'elle les accueillait avec un sourire. Son cœur était étranger à une frayeur puérile, et Mary aurait marché la nuit dans l'abbaye, quand le vent soufflait dans le sombre portique.

Elle aimait, et le jeune Richard avait fixé le jour de son hymen. Elle espérait être heureuse pour la vie; mais Richard était paresseux et méprisable, et ceux qui la connaissaient plaignaient la pauvre Mary, et disaient qu'elle était trop bonne pour être sa femme.

C'était en automne, la nuit était sombre et orageuse, les portes et les fenêtres étaient violemment agitées par le vent. Deux hôtes assis gaîment devant le feu, fumaient en silence avec un tranquille plaisir, et écoutaient les rugissements de la tempête.

« C'est amusant, dit l'un d'eux, d'entendre le vent siffler au dehors lorsqu'on est au coin d'un bon feu. Quelle belle nuit pour l'abbaye! » Son camarade reprit: « Il me semble qu'on éprouverait bien le courage d'un homme, en l'envoyant errer là-bas à travers les ruines. »

« Je parierais un dîner que Mary s'y aventurerait à présent, s'écria l'autre. — Alors parie et perds; je garantis qu'elle croirait avoir quelque revenant à ses côtés, et qu'elle s'évanouirait si le hasard offrait à sa vue une vache blanche. »

« Mary veut-elle éprouver son courage en cette occasion? s'écria son compagnon avec un sourire. Je parierais, car je sais qu'elle s'y aventurerait à présent; elle gagnera un nouveau bonnet en apportant un rameau du sureau qui croît dans les ruines. »

Mary, joyeuse et intrépide, y consent et dirige ses pas vers l'abbaye. La nuit était sombre, le vent violent, et tandis qu'avec des hurlements creux il chassait les nuages, elle frissonnait de froid en marchant.

Elle avançait dans les sentiers qui lui étaient si bien connus, et déjà, à travers l'obscurité, elle distingue l'abbaye. Elle ne se sent pas effrayée; cependant les ruines étaient solitaires et sauvages, et leur ombre semblait augmenter encore la tristesse de la nuit.

Tout était silencieux autour d'elle, excepté quand le fougueux aquilon faisait entendre ses hurlements affreux autour de l'antique édifice; elle passe sur des fragments cachés par la mousse sans ressentir aucune crainte, et arrive enfin dans la ruine la plus reculée où croissait le sureau.

Contente d'être au terme de son voyage, elle s'approche et cueille à la hâte la branche de sureau: tout-à-coup le son d'une voix frappe son oreille, elle s'arrête, écoute, tout empressée d'entendre, et son cœur palpite de crainte.

Le vent souffle avec plus de force, le lierre sauvage s'agite au-dessus de sa tête, elle prête une oreille attentive et n'entend plus rien. Soudain le vent cesse et son effroi augmente en entendant distinctement le bruit des pas qui s'approchent.

Pouvant à peine respirer, elle se glisse derrière une large colonne et s'y cache. En cet instant la lune paraît brillante au-dessus d'un nuage, et elle voit à sa clarté deux scélérats portant un cadavre....

Immobile de frayeur, tout son sang se glace dans ses veines. Au moment même un coup de vent fait tomber le chapeau de l'un d'eux et le fait rouler aux pieds de la pauvre Mary. Elle frémit et s'attend à mourir.

« Maudit chapeau! s'écrie l'assassin. — N'importe, viens et cachons d'abord le corps, réplique son camarade. » Alors, elle les voit passer près d'elle, elle saisit le chapeau, la peur supplée au courage, elle s'enfuit précipitamment de l'abbaye.

Elle court avec une hâte farouche, elle se précipite dans la salle de l'auberge et fixe horriblement les objets qui l'entourent. Alors ses membres ne peuvent davantage supporter leur faible fardeau; épuisée, sans respiration, elle tombe sur le plancher, incapable de proférer une seule parole.

Avant que ses lèvres pâles pussent raconter ce qui venait de lui arriver, sa vue se fixa sur le chapeau; ses yeux se détournèrent convulsivement de cet objet. O Dieu! quelle froide horreur suspendit les battements de son cœur, quand elle aperçut le nom de Richard!

Où la vieille abbaye s'élève, sur la commune voisine, on voit encore le gibet de ce scélérat. Non loin de la route il attire l'œil. Le voyageur le contemple et donne un soupir à la pauvre Mary, la fille de l'auberge. (Le Mentor.)

SÉPULTURES DES ROIS D'ANGLETERRE.

Les Anglo-Saxons consacraient à leurs rois des tombes de diverses formes, dont le caractère distinctif était d'être hérissées de pierres amassées à l'entour. Wormius attribue aux rois les tombes longues de la forme d'un navire renversé. Ces monuments avaient jusqu'à plusieurs centaines de pieds de longueur; il en existe encore quelques-uns, dont le plus remarquable est *Shipton-Hill*, long de sept cent quarante-neuf pieds.

Durant la domination anglo-saxonne les tombeaux des premiers rois furent, comme leurs trônes pendant leur vie, balayés et dispersés. Il reste à peine quelques traces de la sépulture d'Egbert fondateur de la monarchie anglaise en 827, et de celle de ses successeurs; le tems et la charrue les ont presque entièrement effacées.

L'introduction du christianisme en Angleterre y rendit les sépultures plus durables, surtout lorsque Grégoire-le-Grand eut donné aux prêtres la liberté d'inhumer dans les églises. L'église de Saint-Pierre de Westminster, fondée en 604, devint plus tard la funèbre demeure des rois d'Angleterre. Dans la suite, cette église tombant en ruines, Edouard-le-confesseur

la fit abattre, et en fit construire une autre à la place. Saint-Edouard y fut inhumé, et à côté de lui sa femme Editha.

Cette église fut réédifiée une troisième fois par Henri III. Il ordonna la translation des restes de Saint-Edouard dans la chapelle située derrière le chœur, et appelée chapelle de Saint-Edouard. Ce n'est donc qu'au commencement du 13^e siècle que l'église de Westminster devint la commune sépulture des rois.

Henri III, après 56 ans de règne fut déposé dans la chapelle royale, où vinrent successivement sommeiller Edouard I, Edouard III, Richard II, Henri V, et leurs femmes.

La chapelle de Saint-Edouard se trouvant pleine, Henri VII en fit ajouter une autre, qui porta son nom, monument d'un travail élégant et fini, qui coûta 14,000 livres sterling, (environ cinq millions de francs de nos jours). Là, se rangèrent Henri VII, Marie reine d'Ecosse presque en face d'Elizabeth, Charles II, Guillaume III et Marie sa femme, la reine Anne à côté de son époux le prince Georges. Georges II y fut placé en 1760.

Le cadavre de Cromwell fut aussi porté en grande pompe dans la chapelle de Henri VII, d'où la restauration l'exhuma pour le faire pendre à Tyburn.

Westminster ne renferme pas la dépouille de tous les rois d'Angleterre; le ballonnement des vicissitudes humaines en a jeté quelques-unes çà et là. Plusieurs rois ont leur tombeau en France: Guillaume-le-Conquérant à Caen avec sa femme Mathilde, Henri II et Richard I à Fontevrault; plusieurs autres, en différents lieux: Guillaume-le-Roux à Winchester, Henri I à Reading, Edouard II à Gloucester; Edouard le prince noir, Henri IV et sa femme Jeanne de Navarre à Kantorbéry; Henri IV, Edouard IV, et sa femme Widvill, Henri VIII, Charles I à Windsor; Richard III à Leicester; Georges I à Hanovre.

Windsor contenait donc la dépouille de quatre rois, lorsque George III en fit une sépulture royale. Le Palais de Windsor, à 8 lieues de Londres, sur le bord de la Tamise, embrasant la vue délicieuse des environs qu'il domine, était la résidence favorite de George III, qui voulut y reposer après sa mort. Le caveau qu'il fit pratiquer à cet effet en 1810, à 15 pieds au-dessous du sol, a 70 pieds de long, 28 de large, 14 de haut. Les places destinées à recevoir les corps sont formées par des colonnes gothiques octogones, supportant quatre rangées de tablettes, dont chacune, dans l'espace renfermé entre les colonnes, a été préparée pour deux cercueils: la file entière de chaque côté offre de quoi en placer trente-deux. Au bout oriental sont cinq niches, qui peuvent recevoir autant de cercueils. Au centre, ont été élevées sur le sol douze tombes destinées aux souverains.

George III fut déposé le 15 février 1820 dans ce tombeau royal où la dépouille de Georges IV va se ranger à côté de la sienne.

ANNONCES.

Eglise Protestante Episcopale Française du Saint-Esprit à New-York. — Séance extraordinaire.

[Extrait des minutes de la séance du 16 septembre 1830]

Communication ayant été faite au vestry par son président, de l'affligeante nouvelle de la mort du Très Révé. Evêque HOBART, D. D. décédé au village d'Auburn dimanche 12 septembre 1830, étant en voyage pour remplir ses devoirs pastoraux. Nous avons été unanimes (tout en nous soumettant à cette dispensation de la divine providence, qui nous a enlevé le chef vénéré et chéri de notre Eglise) à déplorer profondément cette perte et à sympathiser avec sa famille affligée ainsi qu'avec tous les membres de l'Eglise en général.

En conséquence nous avons résolu, 1^o comme un témoignage de notre admiration pour ses talents distingués, sa vraie piété, son zèle ardent et ses continus travaux pour la cause du christianisme, que nous porterons le deuil accoutumé pendant 30 jours; 2^o que notre Eglise sera tendue en deuil jusqu'à la Noël; 3^o qu'une copie de ces résolutions sera transmise à la famille du Très Vénéré Défunt.

Pour copie conforme,

J. C. ZIMMERMAN, secrétaire.

M. DA PONTE (Broadway, No. 342,) ouvrira sa classe italienne, française et espagnole, le 1^{er} octobre prochain. Lui et sa famille se chargent de l'enseignement de la langue italienne; M. Ismar, Français de naissance, qui a résidé plusieurs années dans des pays espagnols et dont les connaissances et le zèle promettent d'heureux résultats, enseignera le français et l'espagnol. Les commencent auront la faculté de jouer jusqu'au 1^{er} octobre prochain de trois leçons gratuites par semaine.

Prix du trimestre pour les trois langues.....\$12 } payables
" " pour l'espagnol et le français..... 10 } d'avance.
" " pour chacune de ces deux langues..... 8 }

Chez M. Da Ponte il y a deux chambres à louer et l'on pourrait y avoir également la table. Les pensionnaires auront l'avantage de se perfectionner dans les susdites langues, qu'on parle continuellement dans la maison.

58—tf

On demande, une dame française de bonne éducation et bien recommandée pour occuper une place de confiance dans une famille. Et une Française avantageusement connue, pour servir en qualité de femme de chambre.

S'adresser au bureau de ce Journal.

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc.; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEU DI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Sept. 30, extra class, 5 de \$10,000, prix du billet, 5.
Octobre 6, do do. \$25,000, " " 5.
13, do do. \$25,000, \$20,000, 10,000, } 10
\$5,000, 50 de 1000, 5 de 500. }

JOHN B. MEYER & Cie. ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils viennent de prendre un magasin, No. 364 Broadway, au coin de Franklin street. On y trouvera constamment, en gros et en détail, toute qualité de Vins de Bordeaux, Madère, Oporto, Ténériffe, Sherry, ainsi que du Genièvre de Hollande, Rhum de la Jamaïque, Eau-de-Vie de Cognac, Shrub, Whiskey, etc., etc., aux prix les plus modérés. 61—6 f

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants de dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des Etats-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110. 61—tf

AVIS.

M. SEGURA, professeur de musique, a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a définitivement fixé sa résidence à New-York. Il se propose de donner des leçons de guitare, de violon, et d'accompagner sur le piano.

S'adresser, pour les conditions, à M. Segura, chez M. Etienne, No. 31 Howard-street.—57.

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par damejeannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivans.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 38 cents.
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56
Bourgeois..... 46 Minion..... 70
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agens de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupetts à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talents distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la dérépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habitué de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44....6m

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs { Alex. H. Stevens,
J. W. Francis,
J. J. Graves.
à Philadelphie " { R. Laroche
Thos. Harris
à Baltimore " { Samuel Baker } Professeurs
R. W. Hall } de l'université
V. Potter, etc. } de Maryland

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des Etats-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du *Courrier des Etats-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les *Éditeurs du Courrier des Etats-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.